

LE

# FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

---

NOVEMBRE ET DECEMBRE

---

## SOMMAIRE

LITTÉRATURE FRANÇAISE.....	.....
DE LA MUSIQUE.....	L'abbé P. Lagacé.
LA STATUE DU GÉNÉRAL WOLFE.....	P. A. De Gaspé.
LES DEUX VOIX DU MONDE (Poésie).....	A. B. Routhier.
LE VILLAGE INDIEN DE LA JEUNE LORETTE. P. <sup>re</sup> A. De Gaspé.	
CHRONIQUE.....	Hector Fabre.

---

QUEBEC

BUREAUX DU "FOYER CANADIEN"

Rue de la Montagne, Basse-Ville

1866

## LE LEPREUX DE LA CITE D'AOSTE.

---

Ah! little think the gay licencious proud,  
 Whom pleasure, power and affluence surround..  
 Ah! little think they, while they dance along..  
 How many pine?.. how many drink the cup  
 Of baleful grief!.. how many shake  
 With all the fiercer tortures of the mind!

(THOMPSON'S SEASONS, *the Winter.*)

La partie méridionale de la cité d'Aoste est presque déserte, et paraît n'avoir jamais été fort habitée. On y voit des champs labourés et des prairies terminées d'un côté par les ramparts antiques que les Romains élevèrent pour lui servir d'enceinte, et de l'autre par les murailles de quelques jardins. Cet emplacement solitaire peut cependant intéresser les voyageurs. Au près de la porte de la ville, on voit les ruines d'un ancien château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, laissa mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marie de Bragance, son épouse: de là le nom de *Bramafan* (qui signifie *cri de*

*la faim*) donné à ce château par les gens du pays. Cette anecdote, dont on pourrait contester l'authenticité, rend ces mesures intéressantes pour les personnes sensibles qui la croient vraie.

Plus loin, à quelque centaines de pas, est une tour carrée, adossée au mur antique et construite avec le marbre dont il était jadis revêtu : on l'appelait la *Tour de la frayeur*, parce que le peuple l'a crue longtemps habitée par des revenants. Les vieilles femmes de la cité d'Aoste se ressouviennent fort bien d'en avoir vu sortir, pendant les nuits sombres, une grande femme blanche tenant une lampe à la main.

Il y a environ quinze ans que cette tour fut réparée par ordre du gouvernement et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agréments dont sa triste situation était susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et on lui fournit quelques meubles, ainsi que les instruments nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivait depuis longtemps, livré à lui-même, ne voyant jamais personne, excepté le prêtre qui de temps en temps allait lui porter les secours de la religion, et l'homme qui chaque semaine lui apportait ses provisions de l'hôpital.—Pendant la guerre des Alpes, en l'année 1797, un militaire, se trouvant en la cité d'Aoste, passa un jour, par hasard, auprès du jardin du lépreux, dont la porte était entr'ouverte, et il eut la curiosité d'y entrer. Il y trouva un homme vêtu simplement, appuyé contre un arbre, et plongé dans une profonde méditation. Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : *Qui est là, et que me veut-on ?* Excu-

sez un étranger, répondit le militaire, auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscretion, mais qui ne veut nullement vous troubler. *N'avancez pas* répondit l'habitant de la tour en lui faisant signe de la main, *n'avancez pas, vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.*—Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point ; je n'ai jamais fui les malheureux ; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

*Soyez le bien venu*, dit alors le lépreux en se retournant tout à coup, *et restez, si vous l'osez, après m'avoir regardé.* Le militaire fut quelque temps immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cette infortuné, que la lèpre avait totalement défigurée.—Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard a conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient.

LE LÉPREUX.

De l'intérêt!..... Je n'ai jamais excité que la pitié.

LE MILITAIRE.

Je me croirais heureux si je pouvais vous offrir quelque consolation.

LE LÉPREUX.

C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix humaine qui semble me fuir.

LE MILITAIRE.

Permettez-moi donc de converser quelques moments avec vous et de parcourir votre demeure. •

LE LÉPREUX.

Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En

disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachaient le visage.) Passez, ajouta-t-il, ici, au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire; vous en trouverez d'assez rares. Je me suis procuré les graines de toutes celles qui croissent d'elles-mêmes sur les Alpes, et j'ai tâché de les faire doubler et de les embellir par la culture.

LE MILITAIRE.

En effet voilà des fleurs dont l'aspect est tout à fait nouveau pour moi.

LE LÉPREUX.

Remarquez ce petit buisson de roses; c'est le rosier sans épines, qui ne croît que sur les hautes Alpes; mais il perd déjà cette propriété, et il pousse des épines à mesure qu'on le cultive et qu'il se multiplie.

LE MILITAIRE.

Il devrait être l'emblème de l'ingratitude.

LE LÉPREUX.

Si quelques unes de ces fleurs vous paraissent belles, vous pouvez les prendre sans crainte, et vous ne courrez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées j'ai le plaisir de les arroser et de les voir, mais je ne les touche jamais.

LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ?

LE LÉPREUX.

Je craîndrais de les souiller, et je n'oserais plus les offrir.

LE MILITAIRE.

A qui les destinez vous ?

LE LÉPREUX.

Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfants de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : *Bonjour, Lépreux*, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

LE MILITAIRE.

Vous avez su réunir ici bien des plantes différentes : voilà des vignes et des arbres fruitiers de plusieurs espèces.

LE LÉPREUX

Les arbres son encore jeunes : je les ai plantés moi-même, ainsi que cette vigne, que j'ai fait monter jusqu'au-dessus du mur antique que voilà, et dont la largeur me forme un petit promenoir ; c'est ma place favorite..... Montez le long de ces pierres : c'est un escalier dont je suis l'architecte. Tenez-vous au mur.

LE MILITAIRE.

Le charmant réduit ! et comme il est bien fait pour les méditations d'un solitaire !

LE LÉPREUX

Aussi je l'aime beaucoup ; je vois d'ici la campagne et les laboureurs dans les champs ; je vois tout ce qui se passe dans la prairie, et je ne suis vu de personne.

## LE MILITAIRE.

J'admire combien cette retraite est tranquille et solitaire. On est dans une ville, et l'on croirait être dans un désert.

## LE LÉPREUX.

La solitude n'est pas toujours au milieu des forêts et des rochers. L'infortuné est seul partout.

## LE MILITAIRE.

Quelle suite d'événements vous amena dans cette retraite? Ce pays est-il votre patrie?

## LE LÉPREUX.

Je suis né sur les bords de la mer, dans la principauté d'Oneille, et je n'habite ici que depuis quinze ans. Quant à mon histoire, elle n'est qu'une longue et uniforme calamité.

## LE MILITAIRE.

Avez-vous toujours vécu seul?

## LE LÉPREUX.

J'ai perdu mes parents dans mon enfance et je ne les connus jamais: une sœur qui me restait est morte depuis deux ans. Je n'ai jamais eu d'ami.

## LE MILITAIRE.

Infortuné!

## LE LÉPREUX.

Tels sont les desseins de Dieu!

## LE MILITAIRE.

Quel est votre nom, je vous en prie?

## LE LÉPREUX.

Ah? mon nom est terrible! je m'appelle *le Lépreux!*

On ignore dans le monde celui que je tiens de ma famille et celui que la religion m'a donné le jour de ma naissance. Je suis *le Lépreux*; voilà le seul titre que j'ai à la bienveillance des hommes. Puissent-ils ignorer éternellement qui je suis!

LE MILITAIRE.

Cette sœur que vous avez perdue vivait-elle avec vous ?

LE LÉPREUX.

Elle a demeuré cinq ans avec moi dans cette même habitation où vous me voyez. Aussi malheureuse que moi, elle partageait mes peines, et je tâchais d'adoucir les siennes.

LE MILITAIRE.

Quelles peuvent être maintenant vos occupations, dans une solitude aussi profonde ?

LE LÉPREUX.

Le détail des occupations d'un solitaire tel que moi ne pourrait être que bien monotone pour un homme du monde, qui trouve son bonheur dans l'activité de la vie sociale.

LE MILITAIRE.

Ah! vous connaissez peu ce monde, qui ne m'a jamais donné le bonheur. Je suis souvent solitaire par choix, et il y a peut-être plus d'analogie entre nos idées que vous ne le pensez; cependant, je l'avoue, une solitude éternelle m'épouvante; j'ai de la peine à la concevoir.

LE LÉPREUX.

*Celui qui chérit sa cellule, y trouvera la paix. L'imi-*



tation de Jésus-Christ nous l'apprend. Je commence à éprouver la vérité de ces paroles consolantes. Le sentiment de la solitude s'adoucit aussi par le travail. L'homme qui travaille n'est jamais complètement malheureux, et j'en suis la preuve. Pendant la belle saison, la culture de mon jardin et de mon parterre m'occupe suffisamment : pendant l'hiver, je fais des corbeilles et des nattes : je travaille à me faire des habits ; je prépare chaque jour moi-même ma nourriture avec les provisions qu'on m'apporte de l'hôpital, et la prière remplit les heures que le travail me laisse. Enfin l'année s'écoule, et, lorsqu'elle est passée, elle me paraît encore avoir été bien courte.

#### LE MILITAIRE.

Elle devrait vous paraître un siècle.

#### LE LÉPREUX.

Les maux et les chagrins font paraître les heures longues ; mais les années s'envolent toujours avec la même rapidité. Il est d'ailleurs encore, au dernier terme de l'infortune, une jouissance que le commun des hommes ne peut connaître, et qui vous paraîtra bien singulière, c'est celle d'exister et de respirer. Je passe des journées entières de la belle saison, immobile sur ce rempart, à jouir de l'air et de la beauté de la nature : toutes mes idées alors sont vagues, indécises ; la tristesse repose dans mon cœur sans l'accabler ; mes regards errent sur cette campagne et sur les rochers qui nous environnent ; ces différents aspects sont tellement empreints dans ma mémoire, qu'ils font, pour ainsi dire, partie de moi-même, et chaque site est un ami que je vois avec plaisir tous les jours.

#### LE MILITAIRE.

J'ai souvent éprouvé quelque chose de semblable.

Lorsque le chagrin s'appesantit sur moi, et que je ne trouve pas dans le cœur des hommes ce que le mien désire, l'aspect de la nature et des choses inanimées me console ; je m'affectionne aux rochers et aux arbres, et il me semble que tous les êtres de la création sont des amis que Dieu m'a donnés.

## LE LÉPREUX.

Vous m'encouragez à vous expliquer à mon tour ce qui se passe en moi. J'aime véritablement les objets qui sont, pour ainsi dire, mes compagnons de vie, et que je vois chaque jour : aussi, tous les soirs, avant de me retirer dans la tour, je viens saluer les glaciers de Ruitorts, les bois sombres du mont Saint-Bernard, et les pointes bizarres qui dominent la vallée de Rhême. Quoique la puissance de Dieu soit aussi visible dans la création d'une fourmi que dans celle de l'univers entier, le grand spectacle des montagnes en impose cependant davantage à mes sens : je ne puis voir ces masses énormes, recouvertes de glaces éternelles sans éprouver un étonnement religieux ; mais, dans ce vaste tableau qui m'entoure, j'ai des sites favoris que j'aime de préférence ; de ce nombre est l'hermitage que vous voyez là-haut sur la sommité de la montagne de Charvensod. Isolé au milieu des bois, auprès d'un champ désert, il reçoit les derniers rayons du soleil couchant. Quoique je n'y aie jamais été, j'éprouve un plaisir singulier à le voir. Lorsque le jour tombe, assis dans mon jardin, je fixe mes regards sur cet ermitage solitaire, et mon imagination s'y repose. Il est devenu pour moi une espèce de propriété ; il me semble qu'une réminiscence confuse m'apprend que j'ai vécu là jadis dans des temps plus heureux, et dont la mémoire s'est effacée en moi. J'aime surtout à contempler les montagnes

éloignées qui se confondent avec le ciel dans l'horizon. Ainsi que l'avenir, l'éloignement fait naître en moi le sentiment de l'espérance, mon cœur opprimé croit qu'il existe peut-être une terre bien éloignée, où, à une époque de l'avenir, je pourrai goûter enfin ce bonheur pour lequel je soupire, et qu'un instinct secret me présente sans cesse comme possible.

#### LE MILITAIRE.

Avec une âme ardente comme la vôtre, il vous a fallu sans doute bien des efforts pour vous résigner à votre destinée, et pour ne pas vous abandonner au désespoir.

#### LE LÉPREUX.

Je vous tromperais en vous laissant croire que je suis toujours résigné à mon sort ; je n'ai point atteint cette abnégation de soi-même où quelques anachorètes sont parvenus. Ce sacrifice complet de toutes les affections humaines n'est point encore accompli : ma vie se passe en combats continuels, et les secours puissants de la religion elle-même ne sont pas toujours capables de réprimer les élans de mon imagination. Elle m'entraîne souvent malgré moi, dans un océan de désirs chimériques, qui tous me ramènent vers ce monde dont je n'ai aucune idée, et dont l'image fantastique est toujours présente pour me tourmenter.

#### LE MILITAIRE.

Si je pouvais vous faire lire dans mon âme, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos désirs et vos regrets s'évanouiraient à l'instant.

#### LE LÉPREUX.

En vain quelques livres m'ont instruit de la pervers-

sité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité ; mon cœur se refuse à les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errants ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printemps, lorsque le vent du Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un désir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrais jouir et qui m'est refusée. Alors je suis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement. J'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux habitants qui me connaissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avourai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami ! Mais les arbres sont muets ; leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur, qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourments, et la prière ramène un peu le calme dans mon âme.

## LE MILITAIRE.

Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps ?

## LE LÉPREUX.

Ces derniers ne sont pas les plus cruels !

## LE MILITAIRE.

Ils vous laissent donc quelquefois du relâche ?

## LE LÉPREUX.

Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature : ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal ; mais il serait toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

## LE MILITAIRE.

Quoi ! le sommeil même vous abandonne !

## LE LÉPREUX.

Ah ! monsieur, les insomnies ! les insomnies ! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe toute entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse et sur un avenir sans espoir. Non ! personne ne peut le comprendre. Mes inquiétudes augmentent à mesure que la nuit s'avance ; et lorsqu'elle est près de finir, mon agitation est telle que je ne sais plus que devenir : mes pensées se brouillent ; j'éprouve un sentiment extraordinaire que je ne trouve jamais en moi que dans ces tristes moments. Tantôt il me semble qu'une force irrésistible m'entraîne dans un gouffre sans fond ; tantôt je vois des taches noires devant mes yeux ; mais pendant que je les examine, elles se croisent avec la rapidité de l'éclair, elles grossissent en s'approchant

de moi, et bientôt ce sont des montagnes qui m'accablent de leur poids. D'autre fois aussi je vois des nuages sortir de la terre autour de moi, comme des flots qui s'enflent, qui s'amoncellent et menacent de m'engloutir; et lorsque je veux me lever pour me distraire de ces idées, je me sens comme retenu par des liens invisibles qui m'ôtent les forces. Vous croiriez peut-être que ce sont des songes; mais non, je suis bien éveillé. Je revois sans cesse les mêmes objets, et c'est une sensation d'horreurs qui surpasse tous mes autres maux.

## LE MILITAIRE.

Il est possible que vous ayez la fièvre pendant ces cruelles insomnies, et c'est elle sans doute qui vous cause cette espèce de délire.

## LE LÉPREUX,

Vous croiriez que cela peut venir de la fièvre? Ah! je voudrais que vous disiez vrai. J'avais craint jusqu'à présent que ces visions ne fussent qu'un symptôme de folie, et je vous avoue que cela m'inquiétait beaucoup. Plût à Dieu que ce fût en effet la fièvre.

## LE MILITAIRE.

Vous m'intéressez vivement. J'avoue que je ne me serais jamais fait l'idée d'une situation semblable à la vôtre. Je pense cependant qu'elle devait être moins triste lorsque votre sœur vivait.

## LE LÉPREUX.

Dieu sait lui seul ce que j'ai perdu par la mort de ma sœur.—Mais ne craignez-vous point de vous trouver si près de moi? Asseyez-vous ici, sur cette pierre; je me placerai derrière le feuillage, et nous converserons sans nous voir.

## LE MILITAIRE.

Pourquoi donc ? Non, vous ne me quitterez point ; placez- vous près de moi, (En disant ces mots, le voyageur fit un mouvement involontaire pour saisir la main du lépreux, qui la retira avec vivacité.)

## LE LÉPREUX.

Imprudent ! vous alliez saisir ma main !

## LE MILITAIRE.

Eh bien, je l'aurais serrée de bon cœur.

## LE LÉPREUX.

Ce serait la première fois que ce bonheur m'aurait été accordé : ma main n'a jamais été serrée par personne.

## LE MILITAIRE.

Quoi donc ! hormis cette sœur dont vous m'avez parlé, vous n'avez jamais eu de liaison, vous n'avez jamais été chéri par aucun de vos semblables ?

## LE LÉPREUX.

Heureusement pour l'humanité, je n'ai plus de semblable sur la terre.

## LE MILITAIRE.

Vous me faites frémir !

## LE LÉPREUX.

Pardonnez, compatissant étranger ! vous savez que les malheureux aiment à parler de leurs infortunes.

## LE MILITAIRE.

Parlez, parlez, homme intéressant ! Vous m'avez dit

qu'une sœur vivait jadis avec vous, et vous aidait à supporter vos souffrances.

## LE LÉPREUX.

C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains ! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations, et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin et nous vivions presque toujours séparés.

## LE MILITAIRE.

Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte ?

## LE LÉPREUX.

Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus : son effroi fut extrême en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez



ce reste de treillage que j'ai négligé ; c'était alors une haie de houblon que j'entretenais avec soin et qui partageait le jardin, en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.

#### LE MILITAIRE.

On dirait que le ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.

#### LE LÉPREUX.

Mais du moins je n'étais pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais à l'aube du jour prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit, où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseau qu'elle y laissait tomber en passant ; je suis seul : il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre ; mais qui peut mettre

des bornes à l'affection d'une sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement ! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler ; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles. Mes yeux étaient pleins de larmes : qui n'eût été touché d'une telle affection ? Lorsque je crus que sa prière était terminée : " Adieu, ma sœur, lui dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un peu mieux ; que Dieu te bénisse et te récompense de ta piété ! " Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée, car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille.

## LE MILITAIRE.

Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie !

## LE LÉPREUX.

Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune : lorsque enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner. Cette époque sera toujours doublement triste pour moi ; elle me rappelle le plus grand de mes malheurs, et le crime qui faillit en être la suite.

## LE MILITAIRE.

Un crime ! je ne puis vous en croire capable.

## LE LÉPREUX.

Cela n'est que trop vrai, et en vous racontant cette époque de ma vie je sens trop que je perdrai beaucoup dans votre estime ; mais je ne veux pas me peindre meilleur que je ne suis, et vous me plaindrez peut-être en me condamnant. Déjà, dans quelques accès de mélancolie, l'idée de quitter cette vie volontairement s'était présentée à moi : cependant la crainte de Dieu me l'avait toujours fait repousser, lorsque la circonstance la plus simple et la moins faite en apparence pour me troubler pensa me perdre pour l'éternité. Je venais d'éprouver un nouveau chagrin. Depuis quelques années un petit chien s'était donné à nous : ma sœur l'avait aimé, et je vous avoue que depuis qu'elle n'existait plus ce pauvre animal était une véritable consolation pour moi.

Nous devions sans doute à sa laideur le choix qu'il avait fait de notre demeure pour son refuge. Il avait été rebuté par tout le monde ; mais il était encore un trésor pour la maison du lépreux. En reconnaissance de la faveur que Dieu nous avait accordée en nous donnant cette ami, ma sœur l'avait appelé *Miracle* ; et son nom, qui contrastait avec sa laideur, ainsi que sa gaieté continuelle, nous avait souvent distraits de nos chagrins. Malgré le soin que j'en avais, il s'échappait quelquefois, et je n'avais jamais pensé que cela pût être nuisible à personne. Cependant quelques habitants de la ville s'en alarmèrent, et crurent qu'il pouvait porter parmi eux le germe de ma maladie : ils se déterminèrent à porter des plaintes au commandant,

qui ordonna que mon chien fut tué sur-le-champ. Des soldats, accompagnés de quelques habitants, vinrent aussitôt chez moi pour exécuter cet ordre cruel. Ils lui passèrent une corde au cou en ma présence, et l'entraînèrent. L'orsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On voulait le noyer dans la *Doire* ; mais la populace, qui l'attendait en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris et je rentrai dans ma tour plus mort que vif ; mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir : je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire. Ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aie honte aujourd'hui du sentiment qui m'animait alors, je ne puis y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'était le dernier être vivant qu'on venait d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avait rouvert toutes les plaies de mon cœur.

Telle était ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici, sur cette pierre où vous êtes assis maintenant. J'y réfléchissais depuis quelque temps sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paraître deux jeunes époux qui venaient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain était empreinte sur leurs belles physionomies. Vous l'avourez ! l'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur : jamais l'image du bonheur ne s'était présentée

à moi avec tant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allais les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'était leurs familles réunies qui venaient à leur rencontre. Des vieillards, des femmes, des enfants, les entouraient ; j'entendais le murmure confus de la joie ; je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtements, et ce groupe entier semblait environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle ; les tourments de l'enfer étaient entrés dans mon cœur ; je détournai mes regards, et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable ! C'est donc ici, dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours ; c'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours ! L'Éternel a répandu le bonheur, il l'a répandu à torrents sur tout ce qui respire ; et moi, moi seul ! sans aide, sans amis, sans compagne.... Quelle affreuse destinée !

Plein de ces tristes pensées, j'oubliai qu'il est un être consolateur, je m'oubliai moi-même. Pourquoi, me disais-je, la lumière me fut-elle accordée ? Pourquoi la nature n'est-elle injuste et marâtre que pour moi ? Semblable à l'enfant déshérité, j'ai sous les yeux le riche patrimoine de la famille humaine, et le ciel avare m'en refuse ma part. Non, non, m'écriai-je enfin dans un accès de rage, il n'est point de bonheur pour toi sur la terre ; meurs, infortuné, meurs ! assez longtemps tu a souillé la terre par ta présence ; puisse-t-elle t'engloutir vivant et ne laisser aucune trace de ton odieuse existence ! Ma fureur insensée s'augmentant par degrés, le désir de me détruire s'empara de moi et fixa toutes mes pen-

sées. Je conçus enfin la résolution d'incendier ma retraite, et de m'y laisser consumer avec tout ce qui aurait pu laisser quelque souvenir de moi. Agité, furieux, je sortis dans la campagne ; j'errai quelque temps dans l'ombre autour de mon habitation : des hurlements involontaire sortaient de ma poitrine oppressée, et m'effrayaient moi-même dans le silence de la nuit. Je rentrai plein de rage dans ma demeure, en criant : malheur à toi, Lépreux ! malheur à toi ! Et comme si tout avait dû contribuer à ma perte, j'entendis l'écho qui, du milieu des ruines du château de Bramasan, répéta distinctement : Malheur à toi ! Je m'arrêtai, saisi d'horreur, sur la porte de la tour, et l'écho faible de la montagne répéta longtemps après : Malheur à toi !

Je pris une lampe, et, résolu de mettre le feu à mon habitation, je descendis dans la chambre la plus basse, emportant avec moi des sarments et des branches sèches. C'était la chambre qu'avait habitée ma sœur, et je n'y étais plus rentré depuis sa mort : son fauteuil était encore placé comme lorsque je l'en avais retirée pour la dernière fois ; je sentis un frisson de crainte en voyant son voile et quelques parties de ses vêtements épars dans la chambre : les dernières paroles qu'elle avait prononcées avant d'en sortir se retracèrent à ma pensée : "Je ne t'abandonnerai pas en mourant, me disait-elle ; souviens-toi que serai présente dans tes angoisses." En posant la lampe sur la table, j'aperçus le cordon de la croix qu'elle portait à son cou, et qu'elle avait placée elle-même entre deux feuillets de sa Bible. A cet aspect, je reculai plein d'un saint effroi. La profondeur de l'abîme ou j'allais me précipiter se présenta tout à coup à mes yeux désillés : Voilà, voilà, m'écriai-je, le secours qu'elle m'a promis ! Et comme je retirai

la croix du livre, j'y trouvé un écrit cacheté, que ma bonne sœur y avait laissé pour moi. Mes larmes retenues jusqu'alors par la douleur, s'échappèrent en torrents : tous mes funestes projets s'évanouirent à l'instant. Je pressai longtemps cette lettre précieuse sur mon cœur avant de pouvoir la lire ; et, me jetant à genoux pour implorer la miséricorde divine, je l'ouvris, et j'y lus en sanglotant ces paroles qui seront éternellement gravés dans mon cœur : *“ Mon frère, je vais bientôt te quitter ; mais je ne t'abandonnerai pas. Du Ciel, où j'espère aller, je veillerai sur toi ; je prierai Dieu qu'il te donne le courage de supporter la vie avec résignation, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous réunir dans un autre monde : alors je pourrai te montrer mon affection ; rien ne m'empêchera plus de t'approcher, et rien ne pourra nous séparer. Je te laisse la petite croix que j'ai portée toute ma vie ; elle m'a souvent consolée dans mes peines, et mes larmes n'eurent jamais d'autre témoin qu'elle. Rappelle-toi, quand tu la verras, que mon dernier vœu fut que tu puisse vivre et mourir en bon chrétien.”* Lettre chérie ! elle ne me quittera jamais : je l'emporterai avec moi dans la tombe ; c'est elle qui m'ouvrira les portes du ciel, que mon crime devait me fermer à jamais. En achevant de la lire, je me sentis défaillir, épuisé par tout ce que je venais d'éprouver. Je vis un nuage se répandre sur ma vue, et pendant quelque temps je perdis à la fois le souvenir de mes maux et le sentiment de mon existence. Lorsque je revins à moi, la nuit était avancée. A mesure que mes idées s'éclaircissaient, j'éprouvais un sentiment de paix indéfinissable. Tout ce qui s'était passé dans la soirée me paraissait un rêve. Mon premier mouvement fut de lever les yeux vers le ciel pour le remercier de m'avoir préservé du plus grand des malheurs. Jamais le firmament ne m'avait paru si serein et si beau : une

étoile brillait devant ma fenêtre ; je la contemplai longtemps avec un plaisir inexprimable, en remerciant Dieu de ce qu'il m'accordait encore le plaisir de la voir, et j'éprouvais une secrète consolation à penser qu'un de ses rayons était cependant destiné pour la triste cellule du Léproux.

Je remontai chez moi plus tranquille. J'employai le reste de la nuit à lire le livre de Job, et le saint enthousiasme qu'il fit passer dans mon âme finit par dissiper entièrement les noires idées qui m'avaient obsédé. Je n'avais jamais éprouvé de ces moments affreux lorsque ma sœur vivait ; il me suffisait de la savoir près de moi pour être plus calme, et la seule pensée de l'affection qu'elle avait pour moi suffisait pour me consoler et me donner du courage.

Compatissant étranger ! Dieu vous préserve d'être jamais obligé de vivre seul ! Ma sœur, ma compagne n'est plus, mais le ciel m'accordera la force de supporter courageusement la vie ; il me l'accordera, je l'espère, car je le prie dans la sincérité de mon cœur.

LE MILITAIRE.

Quel âge avait votre sœur lorsque vous la perdités ?

LE LÉPREUX.

Elle avait à peine vingt-cinq ans ; mais ses souffrances la faisait paraître plus âgée. Malgré la maladie qui l'a enlevée, et qui avait altéré ses traits, elle eût été belle encore sans une pâleur effrayante qui la déparaît : c'était l'image de la mort vivante, et je ne pouvais la voir sans gémir.

LE MILITAIRE.

Vous l'avez perdu bien jeune



## LE LÉPREUX.

Sa complexion faible et délicate ne pouvait résister à tant de maux réunis : depuis quelque temps, je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. En la voyant languir et se détruire chaque jour, j'observais avec une joie funeste s'approcher la fin de ses souffrances. Déjà, depuis un mois, sa faiblesse était augmentée ; de fréquents évanouissements menaçaient sa vie d'heure en heure. Un soir (c'était vers le commencement d'août) je la vis si abattue, que je ne voulus pas la quitter : elle était dans son fauteuil, ne pouvant plus supporter le lit depuis quelques jours. Je m'assis moi-même auprès d'elle, et, dans l'obscurité la plus profonde, nous eûmes ensemble notre dernier entretien. Mes larmes ne pouvaient se tarir ; un cruel pressentiment m'agitait. " Pourquoi pleures-tu ? me disait-elle ; pourquoi t'affliger ainsi ? je ne te quitterai pas en mourant, et je serai présente dans tes angoisses."

Quelques instants après, elle me témoigna le désir d'être transportée hors de la tour, et de faire ses prières dans son bosquet de noisetiers : c'est là qu'elle passait la plus grande partie de la belle saison. " Je veux, disait-elle, mourir en regardant le ciel." Je ne croyais cependant pas son heure si proche. Je la pris dans mes bras pour l'enlever. " Soutiens-moi seulement, me dit-elle ; j'aurai peut-être encore la force de marcher." Je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers : je lui formai un coussin avec des feuilles sèches qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile, afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle ; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans

la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps, et ses mains blanches se diriger vers le ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau : j'en apportai dans sa coupe ; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. " Je sens ma fin, me dit-elle en détournant la tête ; ma soif sera bientôt étanchée pour toujours. Soutiens-moi, mon frère ; aide ta sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible. Soutiens-moi, récite la prière des agonisants." Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai la prière des agonisants : " Passe à l'éternité ! lui disais-je, ma chère sœur ; délivre-toi de la vie ; laisse cette dépouille dans mes bras !" Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre.

Le Lépreux, à la fin de ce récit, couvrit son visage de ses mains ; la douleur ôta la voix au voyageur. Après un instant de silence, le Lépreux se leva. *Etranger*, dit-il, *lorsque le chagrin et le découragement s'approcheront de vous, pensez au solitaire de la cité d'Aoste ; vous ne lui aurez pas fait une visite inutile.*

Ils s'acheminèrent ensemble vers la porte du jardin. Lorsque le militaire fut au moment de sortir, il mit son gant à la main droite : Vous n'avez jamais serré la main de personne, dit-il au Lépreux ; accordez-moi la faveur de serrer la mienne : c'est celle d'un ami qui s'intéresse vivement à votre sort. Le Lépreux recula de quelques pas avec une sorte d'effroi, et levant les yeux et les mains au ciel : *Dieu de bonté*, s'écria-t-il, *comble de tes bénédictions cet homme compatissant !*

Accordez-moi donc une autre grâce, reprit le voyageur. Je vais partir ; nous ne nous reverrons peut-être pas

de bien longtemps : ne pourrions-nous pas, avec les précautions nécessaires, nous écrire quelquefois ? une semblable relation pourrait vous distraire, et me ferait un grand plaisir à moi-même. Le Lépreux réfléchit quelque temps. *Pourquoi, dit-il enfin, chercherais-je à me faire illusion ? Je ne dois avoir d'autre société que moi-même, d'autre ami que Dieu ; nous nous reverrons en lui. Adieu, généreux étranger, soyez heureux.....Adieu pour jamais !* Le voyageur sortit. Le Lépreux ferma la porte et en poussa les verrous.

## LES PRISONNIERS DU CAUCASE.

---

Les montagnes du Caucase sont depuis longtemps enclavées dans l'empire de Russie sans lui appartenir. Leurs féroces habitants, séparés par le langage et par des intérêts divers, forment un grand nombre de petites peuplades, qui ont peu de relations politiques entre elles, mais qui sont toutes animées par le même amour de l'indépendance et du pillage.

Une des plus nombreuses et des plus redoutables est celle des Tchetchengs, qui habitent la grande et la petite Kabarda, provinces dont les hautes vallées s'étendent jusqu'aux sommités du Caucase. Les hommes en sont beaux, courageux, intelligents, mais voleurs et cruels, et dans un état de guerre presque continuél avec les troupes *de la ligne* <sup>1</sup>.

C'est au milieu de ces hordes dangereuses et au centre même de cette immense chaîne de montagnes que la Russie a établi un chemin de communication

---

<sup>1</sup> On désigne par ce mot la suite des postes gardés par les troupes russes entre la mer Caspienne et la mer Noire, depuis l'embouchure du Tereck jusqu'à celle du Cuban.

avec ses possessions d'Asie. Des redoutes, placées de distance en distance, assurent la route jusqu'en Georgie ; mais aucun voyageur n'oserait se hasarder à parcourir seul l'espace qui les sépare. Deux fois par semaine, un convoi d'infanterie, avec du canon et un parti considérable de Cosaques, escorte les voyageurs et les dépêches du gouvernement. Une de ces redoutes, située au débouché des montagnes, est devenue une petite bourgade assez peuplée. Sa situation lui a fait donner le nom de *Wladi-Caucase*<sup>1</sup> : elle sert de résidence au commandant des troupes qui font le pénible service dont il vient d'être parlé.

Le major Kascambo, du régiment de Wologda, gentilhomme russe, d'une famille originaire de la Grèce, devait aller prendre le commandement du poste de Lars dans les gorges du Caucase. Impatient de se rendre à son poste, et brave jusqu'à la témérité, il eut l'imprudence d'entreprendre ce voyage avec l'escorte d'une cinquantaine de Cosaques dont il disposait, et l'imprudence plus grande encore de parler de son projet et de s'en vanter avant de l'exécuter.

Les Tchetchenges qui sont près des frontières, et qu'on appelle Tchetchenges pacifiques, sont soumis à la Russie, et ont, en conséquence, un libre accès à Mosdok ; mais la plupart conservent des relations avec les montagnards, et sont bien souvent de moitié dans leurs brigandages. Ces derniers, informés du voyage de Kascambo et du jour même de son départ, se portèrent en grand nombre sur son passage et lui dressèrent une embuscade. A vingt verstes environ de Mosdok, au détour d'une petite colline couverte de

---

<sup>1</sup> *Wladi-Caucase* vient du verbe russe *wladeti*, qui signifie *commander, dominer*.

broussailles, il fut attaqué par sept cents hommes à cheval. La retraite était impossible : les Cosaques mirent pied à terre, et soutinrent l'attaque avec beaucoup de fermeté, espérant être secourus par les troupes d'une redoute qui n'était pas très-éloignée.

Les habitants du Caucase, quoique individuellement très-courageux, sont incapables d'attaquer en masse, et sont par conséquent peu dangereux pour une troupe qui fait bonne contenance ; mais ils ont de bonnes armes, et tirent fort juste. Leur grand nombre, dans cette occasion, rendait le combat trop inégal. Après une assez longue fusillade, plus de la moitié des Cosaques furent tués ou mis hors de combat ; le reste s'était fait avec les chevaux morts un rempart circulaire derrière lequel ils tirèrent leurs dernières cartouches. Les Tchetchenges, qui ont toujours avec eux, dans leurs expéditions, des déserteurs russes, dont il se servent au besoin comme interprètes, faisaient crier aux Cosaques : " Livrez-nous le major, ou vous serez tués jusqu'au " dernier." Kascambo, voyant la perte certaine de sa troupe, résolut de se livrer lui-même pour sauver la vie à ceux qui restaient : il remit son épée à ses Cosaques et s'avança seul vers les Tchetchenges, dont le feu cessa aussitôt, leur but n'étant que de le prendre vivant pour obtenir une rançon. A peine se fut-il livré aux ennemis, qu'il vit paraître de loin le secours qu'on lui envoyait : il n'était plus temps ; les brigands s'éloignèrent avec rapidité.

Son denchik <sup>1</sup> était resté en arrière avec le mulet qui portait l'équipage du major. Caché dans un ravin, il attendait l'issue du combat, lorsque les Cosaques le

---

<sup>1</sup> Domestique soldat.

rencontrèrent et lui apprirent le malheur de son maître. Le brave domestique résolut aussitôt de partager son sort, et s'achemina du côté par où les Tchetchenges s'étaient retirés, conduisant son mulet avec lui, et se dirigeant sur la trace des chevaux. Lorsqu'il commençait à la perdre dans l'obscurité, il rencontra un traîneur ennemi qui le conduisit au rendez-vous des Tchetchenges.

On peut se faire une idée du sentiment qu'éprouva le prisonnier en voyant son denchick venir volontairement partager son mauvais sort. Les Tchetchenges se distribuèrent aussitôt le butin qu'on leur amenait : ils ne laissèrent au major qu'une guitare qui se trouvait dans son équipage, et qu'on lui rendit par dérision. Ivan (c'était le nom du denchik <sup>1</sup>) s'en empara et refusa de la jeter, comme son maître le lui conseillait. "Pourquoi nous décourager ? lui disait-il ; le Dieu des Russes est grand <sup>2</sup> : l'intérêt des brigands est de vous conserver, ils ne vous feront aucun mal."

Après une halte de quelques heures, la horde allait se remettre en marche, lorsqu'un de leurs gens, qui venait de les rejoindre, annonça que les Russes continuaient à s'avancer, et que probablement les troupes des autres redoutes se réuniraient pour les poursuivre. Les chefs tinrent conseil : il s'agissait de cacher leur retraite, non-seulement pour garder leur prisonnier, mais encore pour détourner l'ennemi de leurs villages, et éviter ainsi ses répressailles. La horde se dispersa par divers chemins. Dix hommes à pied furent destinés à

---

1 Il s'appelait Ivan Smirnov, nom qu'on pourrait traduire en français par Jean le Doux, ce qui contrastait singulièrement avec son caractère comme on le verra par la suite.

2 Proverbe familier des soldats russes au moment du danger.

conduire les prisonniers, tandis qu'une centaine de chevaux restèrent réunis, et marchèrent dans une direction différente de celle que devait tenir Kascambo. On enleva à celui-ci ses bottes ferrées, qui auraient pu laisser une empreinte reconnaissable sur le terrain, et on l'obligea, ainsi qu'Ivan, à marcher pieds nus une partie de la matinée.

Arrivée près d'un torrent, la petite escorte le remonta, le long du bord, sur le gazon, l'espace d'une demi-verste, et descendit dans l'endroit où les bords étaient le plus escarpés, au milieu des broussailles épineuses, évitant soigneusement de laisser la trace de son passage. Le Major était si fatigué, que pour l'amener jusqu'au ruisseau il fallut le soutenir avec des ceintures. Ses pieds étaient ensanglantés; on se décida à lui rendre sa chaussure pour qu'il pût achever la traite qui restait à faire.

Lorsqu'ils parvinrent au premier village, Kascambo, plus malade encore de chagrin que de fatigue, parut à ses gardiens si faible et si défait, qu'ils eurent des craintes pour sa vie, et le traitèrent plus humainement. On lui donna quelque repos et un cheval pour la marche; mais afin de détourner les Russes des recherches qu'ils pourraient faire, et de mettre le prisonnier lui-même hors d'état d'apprendre à ses amis le lieu de sa retraite, on le transporta de village en village, et d'une vallée à l'autre, en prenant la précaution de lui bander les yeux à plusieurs reprises. Il passa ainsi une rivière considérable, qu'il jugea être la Sonja. On le ménagea beaucoup pendant ces courses, en lui accordant une nourriture suffisante et le repos nécessaire. Mais lorsqu'il eut atteint le village éloigné dans lequel il devait être définitivement gardé, les Tchetchenges changèrent



tout à coup de conduite à son égard, et lui firent souffrir toutes sortes de mauvais traitements. On lui mit des fers aux pieds et au mains, et une chaîne au cou, au bout de laquelle était attaché un billot de chêne. Le denchick était traité moins durement : ses fers étaient plus légers et lui permettaient de rendre quelques services à son maître.

Dans cette situation, et à chaque nouvelle avanie qu'il recevait, un homme qui parlait russe venait le voir et lui conseillait d'écrire à ses amis pour obtenir sa rançon, qu'on avait fixé à dix milles roubles. Le malheureux prisonnier était hors d'état de payer une somme si forte, et ne conservait d'autre espoir que la protection du gouvernement, qui avait racheté, quelques années auparavant, un colonel tombé comme lui entre les mains des brigands. L'interprète promettait de lui fournir du papier et de faire parvenir sa lettre ; mais après avoir obtenu son consentement, il ne reparut plus de quelques jours, et ce temps fut employé à faire endurer au major un sucroît de maux. On le priva de nourriture, on lui enleva la natte sur laquelle il couchait et un coussin de selle de Cosaque qui lui servait d'oreiller ; et lorsque enfin l'entremetteur revint, il lui annonça, par manière de confidence, que si l'on refusait à la ligne la somme demandée, ou qu'on en retardât le paiement, les Tchetchengés étaient décidés à se défaire de lui, pour s'épargner la dépense et les inquiétudes qu'il leur causait. Le but de leur conduite cruelle était de l'engager à écrire d'une manière pressante. On lui remit enfin du papier avec un roseau taillé suivant l'usage tartare ; on lui ôta les fers qui liaient ses mains et son cou, afin qu'il pût écrire librement ; et lorsque la lettre fut écrite, on la traduisit

aux chefs, qui se chargèrent de la faire parvenir au commandant de la ligne.

Depuis lors il fut traité moins durement et ne fut plus chargé que d'une seule chaîne, qui lui liait le pied et la main droite.

Son hôte, ou plutôt son geôlier, était un vieillard de soixante ans, d'une taille gigantesque et d'un aspect féroce, que son caractère ne démentait pas. Deux de ses fils avaient été tués dans une rencontre avec les Russes, circonstance qui l'avait fait choisir, entre tous les habitants du village, pour être le gardien du prisonnier.

La famille de cet homme, appelé Ibrahim, était composée de la veuve d'un de ses fils, âgée de trente-cinq ans, et d'un jeune enfant de sept à huit ans, appelé Mamet. Sa mère était aussi méchante et plus capricieuse encore que le vieux gardien. Kascambo eut beaucoup à en souffrir; mais les caresses et la familiarité du jeune Mamet lui furent dans la suite une distraction, et même un soutien réel dans ses malheurs. Cet enfant le prit en si grande affection, que les menaces et les mauvais traitements de son grand père ne pouvaient l'empêcher de venir jouer avec le prisonnier dès qu'il en trouvait l'occasion. Il avait donné à ce dernier le nom de *Koniak*, qui dans la langue du pays signifie un hôte et un ami. Il partageait secrètement avec lui les fruits qu'il pouvait se procurer, et pendant l'abstinence forcée qu'on avait fait souffrir au major, le jeune Mamet, touché de compassion, profitait adroitement de l'absence momentanée de ses parents pour lui apporter du pain ou des pommes de terre cuites sous la cendre.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis l'envoi de la lettre, sans événements remarquables. Pendant cet intervalle, Ivan avait su gagner la bienveillance de la femme et du vieillard, ou du moins était parvenu à se rendre nécessaire. Il savait tout l'art qui peut entrer dans la cuisine d'un officier de détachement. Il faisait à merveille le kislitchi<sup>1</sup>, préparait les concombres salés, et avait accoutumé ses hôtes aux petites douceurs qu'il introduisait dans leur ménage.

Pour obtenir plus de confiance, il s'était mis avec eux sur le pied d'un bouffon, imaginant chaque jour quelque nouvelle plaisanterie pour les amuser : Ibrahim aimait surtout à lui voir danser la cosaque. Lorsque quelque habitant du village venait les visiter, on ôtait à Ivan ses fers, et on le faisait danser ; ce qu'il exécutait toujours de bonne grâce, en ajoutant à chaque fois quelque gambade ridicule de plus. Il s'était procuré par cette conduite constante la liberté de parcourir le village, le long duquel il était ordinairement suivi par une troupe d'enfants attirés par ses bouffonneries : et comme il comprenait la langue tartare, il eut bientôt appris celle du pays, qui en est un dialecte très-rapproché.

Le major lui-même était souvent forcé de chanter avec son denchik des chansons russes et de jouer de la guitare pour amuser cette féroce société. Dans les commencements, on lui ôtait les fers qui liaient sa main droite lorsqu'on exigeait de lui cette complaisance ; mais la femme s'étant aperçue qu'il jouait malgré ses fers pour se désennuyer, on ne lui accorda plus la même faveur ; et le malheureux musicien se repentit

---

1 Boisson russe : c'est une espèce de bière faite avec de la farine.

plus d'une fois d'avoir laisser paraître son talent. Il ignorait alors que sa guitare contribuerait un jour à lui rendre la liberté.

Pour obtenir cette liberté désirée, les deux prisonniers formaient milles projets, tous bien difficile à exécuter. Lors de leur arrivée dans le village, les habitants envoyaient chaque nuit, et à tour de rôle, un homme pour augmenter la garde. Insensiblement on se relâcha de cette précaution. Souvent la sentinelle ne venait pas : la femme et l'enfant couchaient dans une chambre voisine, et le vieux Ibrahim restait seul avec eux ; mais il gardait soigneusement sur lui la clef des fers, et se réveillait au moindre bruit. De jour en jour le prisonnier était traité avec plus de rigueur. Comme la réponse à ses lettres n'arrivait point, les Tchetchengs, venaient souvent dans sa prison pour l'insulter et le menacer des plus cruels traitements. On le privait de ses repas, et il eut un jour le chagrin de voir battre sans pitié le petit Mamet pour quelques nêlles que cet enfant lui avait apportées.

Une circonstance bien remarquable dans la situation pénible où se trouvait Kascambo, c'est la confiance qu'avaient en lui ses persécuteurs et l'estime qu'il leur avait inspirée. Tandis que ces barbares lui faisaient souffrir des avanies continuelles, ils venaient souvent le consulter et le prendre pour arbitre dans leurs affaires et dans les démêlés qu'ils avaient ensemble. Entre autres contestations dont on le fit juge, la suivante mérite d'être citée par sa singularité.

Un de ces hommes avait confié une assignation russe de cinq roubles à son camarade, qui partait pour une vallée voisine, en le chargeant de la remettre à quelqu'un. Le commissionaire perdit son cheval, qui mou-

rut en chemin, et se persuada qu'il avait le droit de garder les cinq roubles en indemnité de la perte qu'il avait faite. Ce raisonnement, digne du Caucase, ne fut point goûté par le propriétaire de l'argent. Au retour du voyageur, il y eut grand bruit au village. Ces deux hommes avaient réuni autour d'eux leurs parents et leurs amis; et la rixe aurait pu devenir sanglante, si les anciens de la horde, après avoir vainement tenté de les apaiser, ne les eussent engagés à soumettre leur cause à la décision du prisonnier. Toute la population du village se porta tumultueusement chez lui pour apprendre plus tôt l'issue de ce ridicule procès. Kascambo fut tiré de sa prison et conduit sur la plate-forme qui servait de toit à la maison. La plupart des habitations, dans les vallées du Caucase, sont en partie creusées dans la terre, et ne s'élèvent au-dessus du sol que de trois ou quatre pieds; le toit est horizontal et formé d'une couche de terre glaise battue. Les habitants, et surtout les femmes, viennent se reposer sur ces terrasses après le coucher du soleil, et souvent y passent la nuit dans la belle saison.

Lorsque Kascambo parut sur le toit, il se fit un profond silence. On aurait vu sans doute avec étonnement, à ce singulier tribunal, des plaideurs furieux, armés de pistolets et de poignards, soumettre leur cause à un juge enchaîné, à demi mort de faim et de misère, qui cependant jugeait en dernier ressort, et dont les décisions étaient toujours respectées.

Désespérant de faire entendre raison à l'accusé, le major le fit approcher, et, pour mettre aux moins les rieurs du côté de la justice, il lui fit les interrogations suivantes: " Si, au lieu de te donner cinq roubles à porter à son créancier, ton camarade t'avait seulement

“ chargé de lui porter le *bonjour*, ton cheval ne serait-il pas mort tout de même ?

“ —Peut-être, répondit le rénitent.

“ —Et dans ce cas, ajouta le juge, qu'aurais-tu fait du *bonjour* ? N'aurais-tu pas été forcé de le garder en paiement et de t'en contenter ? J'ordonne en conséquence que tu rendes l'assignation et que ton camarade te donne le *bonjour*.”

Lorsque cette sentence fut traduite aux spectateurs, des éclats de rire annoncèrent au loin la sagesse du nouveau Salomon. Le condamné lui-même, après avoir disputé quelque temps fut obligé de céder, et dit en regardant l'assignation : “ Je savais d'avance que je perdrais si ce chien de chrétien s'en mêlait.” Cette singulière confiance dénote l'idée qu'ont ces peuples de la supériorité européenne et le sentiment inné de justice qui existe parmi les hommes les plus féroces.

Kascambo avait écrit trois lettres depuis sa détention, sans recevoir aucune réponse : une année s'était écoulée. Le malheureux prisonnier, manquant de linge et de toutes les commodités de la vie, voyait sa santé dépérir, et s'abandonnait au désespoir. Ivan lui-même avait été malade pendant quelque temps. Le sévère Ibrahim, à la grande surprise du major, avait cependant délivré ce jeune homme de ses fers pendant son indisposition, et le laissait encore en liberté. Le major l'interrogeant un jour à ce sujet : “ Maître, lui dit Ivan, depuis longtemps je veux vous consulter sur un projet qui m'est venu en tête. Je crois que je ferais bien de me faire mahométan.

“ —Tu deviens fou, sans doute ?

“ —Non, je ne suis pas fou : il n’y a pour moi que  
 “ ce moyen de vous être utile. Le prêtre turc m’a  
 “ dit que lorsque je serais mahométan on ne pourra  
 “ plus me retenir dans les fers : alors je pourrai vous  
 “ rendre service, vous procurer au moins de la bonne  
 “ nourriture et du linge ; enfin, qui sait ? quand je serais  
 “ libre... le Dieu des Russes est grand ! nous verrons...

“ —Mais Dieu lui-même t’abandonnera, malheureux,  
 “ si tu le trahis.”

Kascambo, tout en grondant son domestique, avait de la peine à ne pas rire de son bizarre projet ; mais lorsqu’il vint à le lui défendre formellement : “ Maître, lui répondit Ivan, je ne puis plus vous obéir, et vous n’avez en vain voulu me le cacher ; c’est déjà fait ; je suis mahométan depuis le jour où vous m’avez cru malade et où l’on m’a ôté mes fers. Je m’appelle Houssein maintenant. Quel mal y a-t-il ? ne puis-je pas me refaire chrétien quand je voudrai et quand vous serez libre ? Voyez ! déjà je n’ai plus de fers, je puis rompre les vôtres à la première occasion favorable, et j’ai bon espoir qu’elle se présentera.” On lui tint, en effet, parole : il ne fut plus enchaîné et jouit dès lors d’une plus grande liberté : mais cette liberté même faillit lui être funeste. Les principaux auteurs de l’expédition contre Kascambo craignirent bientôt que le nouveau musulman ne désertât. Le long séjour qu’il avait fait parmi eux et l’habitude qu’il avait de leur langue le mettait dans le cas de les connaître tous par leurs noms, et de donner leur signalement à la ligne, s’il y retournait ; ce qui les aurait exposés personnellement à la vengeance des Russes : ils désapprouvaient hautement le zèle déplacé du prêtre. D’une autre part, les bons musulmans, qui l’avaient favorisé

au moment de sa conversion, remarquèrent que lorsqu'il faisait sa prière sur le toit de la maison selon l'usage, et comme le mollah le lui avait expressément recommandé, pour se concilier la bienveillance publique, il mêlait souvent par habitude et par inadvertance des signes de croix aux prosternements qu'il faisait dans la direction de la Mecque, à laquelle il lui arrivait parfois de tourner le dos ; ce qui leur rendait suspecte la sincérité de sa conversion.

Quelques mois après sa feinte apostasie, il s'aperçut d'un grand changement dans les rapports qu'il avait avec les habitants, et ne put se méprendre aux signes manifestes de leur malveillance. Il en cherchait vainement la cause, lorsque des jeunes gens avec lesquels il était particulièrement lié vinrent lui proposer de les accompagner dans une expédition qu'ils allaient entreprendre. Leur projet était de passer le Tereck, pour dépouiller des marchands qui devaient se rendre à Mosdock ; Ivan accepta sans hésiter leur proposition. Depuis longtemps il désirait se procurer des armes ; on lui promettait une part du butin. Il pensa qu'en le voyant revenir auprès de son maître les personnes qui le soupçonnaient de vouloir désertir n'auraient plus les mêmes raisons de se défier de lui. Cependant, le major s'étant fortement opposé à ce projet, il avait l'air de n'y plus penser, lorsqu'un matin Kascambo vit, en se réveillant, la natte sur laquelle dormait Ivan, roulée contre le mur ; il était parti pendant la nuit. Ses compagnons devaient passer le Tereck la nuit suivante et attaquer les marchands, dont ils connaissaient la marche par leurs espions.

La confiance des Tchetchenges aurait dû faire naître quelque soupçon dans l'esprit d'Ivan : il n'était pas



naturel que des hommes si rusés et si défiants admissent un Russe, leur prisonnier, dans une expédition dirigée contre ses compatriotes. On apprit en effet dans la suite qu'ils ne lui avaient proposé de les accompagner que dans l'intention de l'assassiner. Comme sa qualité de nouveau converti les obligeait à quelques ménagements, ils s'étaient proposé de le garder à vue pendant la route, et de se défaire de lui au moment de l'attaque, en laissant croire qu'il avait été tué dans le combat. Quelques hommes seulement de l'expédition étaient dans le secret; mais l'évènement déranger leurs dispositions. Au moment où leur bande s'était mise en embuscade pour attaquer les marchands, un régiment de Cosaques les surprit eux-mêmes, et les chargea si vivement, qu'ils eurent bien de la peine à repasser la rivière. La grandeur du péril leur fit oublier le complot formé contre Ivan, qui les suivit dans leur retraite.

Comme leur troupe en désordre traversait le Tereck, dont les eaux sont très-rapides, le cheval d'un jeune Tchetchenge s'abattit au milieu du fleuve et fut aussitôt entraîné par les flots. Ivan, qui le suivait, poussa son cheval dans le courant, au risque d'être entraîné lui-même, et saisissant le jeune homme au moment où il allait disparaître sous les eaux, parvint à le ramener à l'autre bord. Les Cosaques, à la faveur du jour qui commençait à paraître, le reconnaissant à son uniforme et à sa fourragère <sup>1</sup>, visaient sur lui en criant : " Déserteur ! attraper le déserteur ! " Ses habits furent criblés de balles. Enfin, après s'être battu en désespéré et avoir brûlé toutes ses cartouches, il

---

<sup>1</sup> Mot russe qui correspond à ce que l'on nomme en français bonnet d'écurie, casquette.

révint au village avec la gloire d'avoir sauvé la vie à l'un de ses compagnons et de s'être rendu utile à toute la troupe.

Si la conduite qu'il avait tenue dans cette occasion ne lui ramena pas tous les esprits, elle lui gagna du moins un ami ; le jeune homme qu'il avait sauvé l'adopta pour son *koniak* (titre sacré que les montagnards du Caucase ne violent jamais), et jura de le défendre envers et contre tous. Mais cette liaison ne suffisait pas pour le mettre à l'abri de la haine des principaux habitants. Le courage qu'il venait de montrer, son attachement à son maître, augmentèrent les craintes qu'il leur avait inspirées. On ne pouvait plus le regarder comme un bouffon incapable d'aucune entreprise, ainsi qu'on l'avait fait jusqu'alors ; et lorsqu'on réfléchissait à l'expédition manquée, à laquelle il avait pris part, on s'étonnait que des troupes russes se fussent trouvé à point nommé dans un lieu si éloigné de leur résidence ordinaire, et l'on soupçonna qu'il avait eu les moyens de les prévenir. Quoique cette conjecture fût sans fondement réel, on le surveilla de plus près. Le vieux Ibrahim lui-même, craignant quelque complot pour l'évasion de ses prisonniers, ne leur permettait plus d'avoir entre eux d'entretien suivi, et le brave denchick était menacé, quelquefois même battu, lorsqu'il voulait converser avec son maître.

Dans cette situation, les deux prisonniers imaginèrent un moyen de s'entretenir sans donner de soupçon à leur gardien. Comme ils étaient dans l'habitude de chanter ensemble des chansons russes, le major prenait sa guitare lorsqu'il avait quelque chose d'important à communiquer à Ivan en présence d'Ibrahim, et chantait en l'interrogeant : celui-ci répondait sur le même

ton, et son maître l'accompagnait avec sa guitare. Cet arrangement n'étant point une nouveauté, on ne s'aperçut jamais d'une ruse qu'ils eurent d'ailleurs la précaution de n'employer que rarement.

Plus de trois mois s'étaient écoulés depuis l'expédition malheureuse dont il a été question, lorsque Ivan crut s'apercevoir d'une agitation extraordinaire dans le village. Quelques mulets chargés de poudre étaient arrivés de la plaine. Les hommes nettoyaient leurs armes et préparaient des cartouches. Il apprit bientôt qu'une grande expédition se préparait. Toute la nation devait se réunir pour attaquer une peuplade voisine qui s'était mise sous la protection des Russes, et qui leur avait permis de construire une redoute sur son territoire. Il ne s'agissait pas de moins que d'exterminer toute la peuplade ainsi que le bataillon russe qui protégeait la construction du fort.

Quelques jours après, Ivan, en sortant de la cabane le matin, trouva le village désert. Tous les hommes en état de porter les armes étaient sortis pendant la nuit. Dans la tourné qu'il fit au village pour prendre des informations, il acquit de nouvelles preuves des mauvaises intentions que l'on avait contre lui. Les vieillards évitaient de lui parler. Un petit garçon lui dit ouvertement que son père voulait le tuer. Enfin, comme il retournait tout pensif vers son maître, il vit sur le toit d'une maison une jeune femme qui souleva son voile, et qui, avec les marques du plus grand effroi, lui fit signe de la main de s'éloigner, en lui montrant le chemin de la Russie: c'était la sœur du Tchetchenge qu'il avait sauvé au passage du Tereck.

Lorsqu'il rentra dans la maison, il trouva le vieillard occupé à visiter les fers de Kascambo. Un nouveau

venu était assis dans la chambre: c'était un homme qu'une fièvre intermittente avait empêché de suivre ses camarades, et qu'on avait envoyé chez Ibrahim, pour augmenter la garde des prisonniers jusqu'au retour des habitants. Ivan remarqua cette précaution sans témoigner la moindre surprise. L'absence des hommes du village présentait une occasion favorable pour l'exécution de ses projets; mais la vigilance plus active de leur gardien et surtout la présence du fiévreux en rendaient le succès très-incertain. Cependant sa mort devenait inévitable s'il attendait le retour des habitants; il prévoyait que leur expédition serait malheureuse, et que leur rage ne l'épargnerait pas. Il ne lui restait plus d'autre ressource que celle d'abandonner son maître ou de le délivrer incessamment. Le fidèle serviteur aurait souffert mille morts plutôt que de choisir le premier.

Kascambo, qui commençait à perdre tout espoir, était tombé depuis quelque temps dans une espèce de stupeur, et gardait un profond silence. Ivan, plus tranquille et plus gai que de coutume, se surpassa dans les apprêts du repas, qu'il faisait en chantant des chansons russes, auxquelles il mêlait des paroles d'encouragements pour son maître.

“ Le temps est venu, disait-il, en ajoutant à chaque phrase le refrain insignifiant d'une chanson populaire russe, hai luli, hai luli, le temps est venu de finir notre misère ou de périr. Demain, hai luli, nous serons sur le chemin d'une ville, d'une jolie ville, hai luli, que je ne veux pas nommer; courage, maître! ne vous laissez pas décourager. Le Dieu des Russes est grand.”

Kascambo, indifférent à la vie et à la mort, ne con-

naissant pas les projets de son denchick, se contenta de lui dire : " Fais ce que tu voudras, et tais toi." Vers le soir, le fièvreux, qu'on avait traité généreusement pour le retenir, et qui, outre le bon repas qu'il avait fait, s'était encore amusé le reste de la journée à manger du chislik<sup>1</sup>, fut saisi d'un si violent accès de fièvre, qu'il abandonna la partie et se retira chez lui. On le laissa aller sans beaucoup de difficulté, Ivan ayant complètement rassuré le vieillard par sa gaieté. Pour éloigner encore toute espèce de méfiance, il se retira de bonne heure au fond de la chambre, et se coucha sur un banc contre la muraille, en attendant qu'Ibrahim s'endormit; mais ce dernier avait résolu de veiller toute la nuit. Au lieu de se coucher sur une natte auprès du feu, comme il faisait ordinairement, il s'assit sur un billot vis-à-vis de son prisonnier, et renvoya sa belle-fille, qui se retira dans la chambre voisine, où était son enfant, et ferma la porte sur elle.

De l'angle obscur où il s'était placé, Ivan regardait attentivement le spectacle qu'il avait devant lui. A la lueur du feu qui flambait de temps en temps, une hache brillait dans un enfoncement de la muraille. Le vieillard, vaincu par le sommeil, laissait tomber parfois sa tête sur sa poitrine. Ivan vit qu'il était temps, et se leva debout. Le géôlier soupçonneux s'en aperçut aussitôt. " Que fais-tu là, toi ?" lui dit-il durement. Ivan, au lieu de répondre, se rapprocha du feu en baillant, comme un homme qui sort d'un profond sommeil. Ibrahim, qui sentait lui-même ses paupières s'appesantir, obligea Kascambo de jouer de la guitare pour le tenir éveillé. Ce dernier s'y refusait ;

---

1 Viande de mouton que l'on fait rôtir en petits morceaux au bout d'une baguette.

mais Ivan lui présenta l'instrument en faisant le signe convenu. "Jouez, maître, dit-il, j'ai à vous parler." Kascambo accorda l'instrument, et, se mettant à chanter, ils commencèrent ensemble le terrible duo suivant.

## KASCAMBO.

Hai luli, hai luli, que yeux-tu me dire? Prends garde à toi. (A chaque demande et à chaque réponse ils chantaient ensemble les couplets de chanson russe suivante :)

Je suis triste, je m'inquiète,  
 Je ne sais plus que devenir,  
 Mon bon ami devait venir,  
 Et je l'attends ici seulette.  
 Hai luli, hai luli,  
 Qu'il fait triste sans son ami!

## IVAN.

Voyez cette hache, mais ne la regardez pas. Hai luli, hai luli, je fendrai la tête à ce coquin.

Je m'assieds pour filer de la laine,  
 Le fil se casse dans ma main :  
 Allons! je filerai demain,  
 Aujourd'hui je suis trop en peine.  
 Hai luli, hai luli,  
 Où peut donc être mon ami?

## KASCAMBO.

Meutre inutile! hai luli, comment fuirai-je avec mes fers?

Comme un petit veau suit sa mère,  
 Comme un berger suit ses moutons.  
 Comme un chevreu, dans les vallons,  
 Va chercher l'herbe printanière,  
 Hai luli, hai luli,  
 Je cherche partout mon ami...

## IVAN.

La clef des fers se trouvera dans les poches du brigand.

Lorsque je vais à la fontaine,  
Le matin pour puiser de l'eau  
Sans y songer, avec mon secau,  
J'entre dans le sentier qui mène  
    Hai luli, hai luli,  
A la porte de mon ami.

## KASCAMBO.

La femme donnera l'alarme, hai luli.

Hélas ! je languis dans l'attente,  
Et l'ingrat se plaît loin de moi ;  
Peut-être il me manque de foi  
Auprès d'une nouvelle amante !  
    Hai luli, hai luli,  
Aurais-je perdu mon ami ?

## IVAN.

Il en arrivera ce qu'il pourra : ne mourrez-vous pas tout de même, hai luli, de misère et d'inanition ?

Ah ! s'il est vrai qu'il soit volage,  
S'il doit un jour m'abandonner,  
Le village n'a qu'à brûler,  
Et moi-même avec le village !  
    Hai luli, hai luli,  
A quoi bon vivre sans son ami ?

Le vieillard devenant attentif, ils redoublèrent les *hai luli* accompagnés d'un arpeggio bruyant : " Jouez, maître poursuit le denchick, jouez la cosaque ; je vais danser autour de la chambre pour m'approcher de la hache ; jouez hardiment."

## KASCAMBO.

Eh bien, soit ; cet enfer sera fini.

Il détourna la tête et se mit à jouer de tout son pouvoir la danse demandée.

Ivan commença les pas et les attitudes grotesques de la cosaque, qui plaisaient particulièrement au vieillard, en faisant des sauts et des gambades, et en jetant des cris pour détourner son attention. Lorsque Kascambo sentait que le danseur était près de la hache, son cœur palpitait d'inquiétudes : cette instrument de leur délivrance était dans une petite armoire sans porte, pratiquée dans la muraille, mais à une hauteur à laquelle Ivan atteignait à peine. Pour l'avoir à sa portée, il profita d'un moment favorable, la saisit tout à coup, et la mit aussitôt à terre dans l'ombre que formait le corps d'Ibrahim. Lorsque celui-ci jeta les yeux sur lui, il était loin de là, et continuait la danse. Cette scène dangereuse durait depuis assez longtemps, et Kascambo, las de jouer, commençait à croire que son denchick manquait de courage, ou ne jugeait pas l'occasion favorable. Il jeta les yeux sur lui au moment où, s'étant saisi de la hache, l'intrépide danseur s'avancait d'un pas ferme pour en frapper le vieux brigand. L'émotion qu'éprouva le major fut si forte, qu'il cessa de jouer, et laissa tomber sa guitare sur ses genoux. Au même instant, le vieillard s'était baissé, et avait fait un pas en avant pour avancer des broussailles dans le feu : des feuilles sèches s'enflammèrent et jetèrent une grande lueur dans la chambre : Ibrahim se retourna pour s'asseoir.

Si, dans cette occasion, Ivan avait poursuivi son entreprise, un combat corps à corps devenait inévitable : l'alarme aurait été donnée, ce qu'il fallait surtout éviter ;



mais sa présence d'esprit le sauva. Lorsqu'il s'aperçut du trouble du major, et qu'il vit Ibrahim se lever, il posa la hache derrière le billot, même qui servait de siège à ce dernier, et recommença la danse. " Jouez, " morbleu ! dit-il à son maître ; à quoi songez-vous ? " Le major, reconnaissant l'imprudencé qu'il avait faite, se remit doucement à jouer. Le vieux géôlier n'eut aucun soupçon, et s'assit de nouveau ; mais il leur ordonna de finir la musique et de se coucher. Ivan alla tranquillement prendre l'étui de la guitare et vint le poser sur le foyer ; mais au lieu de recevoir l'instrument que son maître lui présentait, il saisit tout à coup la hache derrière Ibrahim, et lui asséna un si terrible coup sur la tête, que le malheureux ne poussa pas même un soupir, et tomba roide mort le visage dans le feu : sa longue barbe grise s'enflamma : Ivan le retira par les pieds et le couvrit d'une natte,

Ils écoutaient, pour savoir si la femme avait été réveillée, lorsque, étonnée sans doute du silence qui régnait après tant de bruit, elle ouvrait la porte de sa chambre : " Que faites-vous donc ici ? dit-elle en s'avancant vers les prisonniers ; d'où vient qu'il sent la plume brûlée ? " Le feu venait d'être dispersé et ne donnait presque plus de lueur. Ivan leva la hache pour la frapper ; elle eut le temps de détourner la tête, et reçut le coup dans la poitrine en jetant un affreux soupir : un autre coup plus rapide que l'éclair l'atteignit dans sa chute, et l'étendit morte aux pieds de Kascambo. Effrayé de ce second meurtre, auquel il ne s'attendait pas, le major, voyant Ivan s'avancer vers la chambre de l'enfant, se plaça devant lui pour l'arrêter. " Où vas-tu, malheureux ? lui dit-il : aurais-tu la barbarie de sacrifier aussi cet enfant, qui m'a témoigné tant d'amitié ? Si tu me délivrais à ce prix, ni ton attachement

“ ni tes services ne pourraient te sauver à notre arrivée  
“ à la ligne.

“ —A la ligne, répondit Ivan, vous ferez ce que  
“ vous voudrez ; mais ici il faut en finir.”

Kascambo, rassemblant toutes ses forces, le saisit au collet, comme il voulait forcer le passage ; “ Misérable, lui dit-il, si tu oses attenter à sa vie, si tu lui ôtes un seul cheveu, je jure ici devant Dieu que je me livre moi-même entre les mains des Tchetchengés, et ta barbarie sera inutile.

“ —Entre les mains des Tchetchengés ! répéta le  
“ denchick en élevant sa hache sanglante sur la tête  
“ de son maître ; ils ne vous reprendront jamais vivant :  
“ je les égorgerai, eux, vous et moi, avant que cela arrive.  
“ Cet enfant peut nous perdre en donnant l'alarme ;  
“ dans l'état où vous êtes, des femmes suffisent pour  
“ vous ramener en prison.”

“ —Arrête ! arrête ! ” s'écria Kascambo, des mains duquel Ivan cherchait à se dégager. “ Arrête monstre, tu m'égorgerais moi-même avant de commettre ce crime ! ” Mais, embarrassé par ses fers et faible comme il était, il ne put retenir le féroce jeune homme, qui le repoussait, et tomba rudement par terre, prêt à défaillir de surprise et d'horreur. Tandis que, tout souillé du sang des premières victimes, il faisait des efforts pour se relever : “ Ivan, s'écriait-il, je t'en conjure, ne le tue pas ! au nom de Dieu, ne verse pas le sang de cette innocente créature ! ” Il courut au secours de l'enfant dès qu'il en eut la force ; mais en arrivant à la porte de la chambre, il heurta dans l'obssurité Ivan qui revenait. “ Maître tout est fini ; ne perdons pas de temps et ne faites pas de bruit. Ne faites pas de bruit, vous dis-je, répondait-il aux reproches désespérés

“ que lui faisait son maître: ce qui est fait est fait ;  
“ maintenant il n’y a plus à reculer. Jusqu’à ce que  
“ nous soyons libres, tout homme que je rencontre est  
“ mort, ou bien il me tuera ; et si quelqu’un entre ici  
“ avant notre départ, je ne regarde pas si c’est un  
“ homme, une femme ou un enfant, si c’est un ami ou  
“ un ennemi, je l’étend là avec les autres.” Il alluma  
une esquille de mélèze, et se mit à fouiller dans la  
giberne et dans les poches du brigand ; la clef des fers  
ne s’y trouva pas : il la chercha de même vainement  
dans les habits de la femme, dans un coffre, et partout  
où il s’imagina qu’elle pouvait être cachée. Tandis  
qu’il faisait ces recherches, le major s’abandonnait  
sans prudence à sa douleur ; Ivan le consolait à sa  
manière. “ Vous feriez mieux, lui disait-il, de pleurer  
“ la clef des fers, qui est perdue. Qu’avez-vous à re-  
“ gretter de cette race de brigands qui vous ont tour-  
“ menté pendant plus de quinze mois ? Ils voulaient  
“ nous faire mourir, eh bien ! leur tour est venu avant  
“ le nôtre. Est-ce ma faute à moi ? Que l’enfer puisse  
“ les engloutir tous ! ”

Cependant la clef des fers ne se trouvant pas, tant  
de meurtres devenaient inutiles si l’on ne parvenait à  
les rompre. Ivan, avec le coin de la hache, parvint à  
détacher l’anneau de la main, mais celui qui liait la  
chaîne aux pieds résistait à tous ses efforts ; il craignait  
de blesser son maître, et n’osait employer toute sa  
force. D’autre part, la nuit s’avançait, le danger de-  
venait pressant : ils se décidèrent à partir. Ivan  
attacha fortement la chaîne à la ceinture du major, de  
manière qu’elle ne le gênât le moins possible et qu’elle  
ne fit pas de bruit. Il mit dans un bissac un quartier  
de mouton, reste du repas de la veille, y ajouta quelques  
autres provisions, et s’arma du pistolet et du poignard

du mort. Kascanbo s'empara de sa bourka (1); ils sortirent en silence, et faisant le tour de la maison ; pour éviter toute rencontre, ils prirent le chemin de la montagne, au lieu de suivre la direction de Mosdok et la route ordinaire, prévoyant bien qu'on les poursuivrait de ce côté. Ils longèrent pendant le reste de la nuit les hauteurs de leur droite, et lorsque le jour commençait à paraître, ils entrèrent dans un bois de hêtres qui couronnait toute la montagne, et qui les mit à couvert du danger d'être vus de loin. C'était dans le mois de février : le terrain, dans ces hauteurs, et surtout dans la forêt, était encore couvert d'une neige durcie qui soutint les pas des voyageurs pendant la nuit et une partie de la matinée ; mais vers midi, lorsqu'elle eut été ramollie par le soleil, ils enfonçaient à chaque instant ce qui rendit leur marche très-lente. Ils arrivèrent ainsi péniblement sur le côté d'une vallée profonde qu'ils devaient traverser et dans le fonds de laquelle la neige avait disparu ; un chemin battu suivait les sinuosités du ruisseau, et annonçait que l'endroit était fréquenté. Cette considération, jointe à la fatigue dont le major était accablé, décida les voyageurs à rester dans cet endroit pour attendre la nuit : ils s'établirent entre quelques rochers isolés qui sortaient de la neige. Ivan coupa des branches de sapin pour en faire, sur la neige, un lit épais sur lequel le major se coucha. Tandis qu'il se reposait, Ivan cherchait à s'orienter. La vallée au sommet de laquelle il se trouvait était entourée de hautes montagnes entre lesquelles on n'apercevait aucune issue : il vit qu'il était impos-

---

(1) Manteau de feutre imperméable, à longs poils, qui ressemble assez à une peau d'ours. La bourka, manteau ordinaire des Cosaques, ne se fabrique que dans leur pays ; ils bravent impunément avec elle la pluie et les boues du bivouac.

sible d'éviter le chemin battu, et qu'il fallait nécessairement suivre le cours du ruisseau pour sortir de ce labyrinthe. Il était environ onze heures du soir, et la neige commençait à se raffermir lorsqu'ils descendirent dans la vallée. Mais avant de s'acheminer ils mirent le feu à leur établissement, autant pour se réchauffer que pour faire un petit repas de chislik, dont ils avaient grand besoin. Une poignée de neige fit leur boisson, et une gorgée d'eau-de-vie acheva le festin. Ils traversèrent heureusement la vallée sans voir personne, et entrèrent dans le défilé, où le chemin et le ruisseau étaient resserrés entre de hautes montagnes à pic. Ils marchèrent avec toute la vitesse qui leur était possible, sentant bien le danger qu'ils couraient d'être rencontrés dans cet étroit passage, dont ils ne sortirent que vers les neuf heures du matin. Ce fut alors seulement que ce sombre défilé s'ouvrit tout à coup, et qu'ils découvrirent, au delà des montagnes plus basses qui se croisaient devant eux, l'immense horizon de la Russie, semblable à une mer éloignée. On se formerait difficilement une idée du plaisir qu'éprouva le major à ce spectacle inattendu. La Russie ! la Russie ! était le seul mot qu'il pût prononcer. Les voyageurs s'assirent pour se reposer et pour jouir d'avance de leur prochaine liberté. Ce pressentiment de bonheur se mêlait dans l'esprit du major au souvenir de l'horrible catastrophe dont il venait d'être témoin, et que ses fers et ses habits souillés de sang lui retraçaient vivement. Les yeux fixés sur le terme éloigné de ses travaux, il calculait les difficultés du voyage. L'aspect de la longue et dangereuse route qui lui restait à faire avec des fers aux pieds et des jambes enflées de fatigue effaça bientôt jusqu'à la trace du plaisir momentané que lui avait causé l'aspect de sa terre natale.

Aux tourments de son imagination se joignait une soif ardente. Ivan descendit vers le ruisseau qui coulait à quelque distance, pour apporter de l'eau à son maître : il y trouva un pont formé de deux arbres et vit de loin une habitation. C'était une espèce de *chalet*, une habitation d'été de Tchetchenges qui se trouvait déserte. Dans la situation des fugitifs, cette maison isolée était une découverte précieuse. Ivan vint arracher son maître à ses réflexions pour le conduire dans le refuge qu'il venait de découvrir, et, après l'y avoir établi, il se mit aussitôt à la recherche du magasin.

Les habitants du Caucase, qui pour la plupart sont à demi nomades et souvent exposés aux incursions de leurs voisins, ont toujours auprès de leurs maisons dessouterrains dans lesquels ils cachent leurs provisions et leurs effets. Ces magasins, de la forme d'un puits étroit, sont fermés avec une planche ou une large pierre recouverte soigneusement de terre, et sont toujours placés dans des endroits où le gazon manque, de peur que la couleur de l'herbe ne trahisse le dépôt. Malgré ces précautions les soldats russes les découvrent souvent ; ils frappent la terre avec la baguette de leur fusil dans les sentiers battus qui sont près des habitations, et le son leur indique les cavités qu'ils recherchent. Ivan en découvrit une sous un hangar appartenant à la maison, dans laquelle il trouva des pots de terre, quelques épis de maïs, un morceau de sel gemme et plusieurs ustensiles de ménage. Il courut chercher de l'eau pour établir la cuisine : le quartier de mouton et quelques pommes de terre qu'il avait apportées furent placés sur le feu. Pendant que le potage se préparait, Kascambo faisait rôtir les épis de maïs : enfin, quelques noisettes trouvées encore dans le magasin complétèrent le repas. Lorsqu'il fut achevé, Ivan,

avec plus de loisir et de moyens, parvint à délivrer son maître de ses fers; et celui-ci, plus tranquille et restauré par un repas excellent pour la circonstance, s'endormit d'un profond sommeil, et il était nuit close lorsqu'il se réveilla. Malgré ce repos favorable, lorsqu'il voulut reprendre sa route, ses jambes enflées s'étaient roidies au point qu'il ne pouvait faire le moindre mouvement sans éprouver des douleurs insupportables. Il fallut cependant partir. Appuyé sur son domestique, il s'achemina tristement, persuadé qu'il n'arriverait point jusqu'au terme désiré. Le mouvement et la chaleur de la marche apaisèrent peu à peu les douleurs qu'ils ressentait. Il marcha toute la nuit, s'arrêtant souvent et reprenant aussitôt sa route. Quelquefois aussi se laissant aller au découragement, il se jetait sur la terre et pressait Ivan de l'abandonner à son mauvais sort. Son intrépide compagnon non-seulement l'encourageait par ses discours et son exemple, mais employait presque la violence pour le relever et l'entraîner avec lui. Ils trouvèrent dans leur route un passage difficile et dangereux qu'ils ne pouvaient éviter : attendre le jour leur eût causé une perte de temps irréparable : ils se décidèrent à franchir ce passage au risque d'être précipités ; mais, avant d'y engager son maître, Ivan voulut le reconnaître et le parcourir seul. Pendant qu'il descendait, Kascambo restait sur le bord du rocher dans un état d'anxiété difficile à décrire. La nuit était sombre : il entendait sous ses pieds le murmure sourd d'une rivière rapide qui coulait dans la vallée ; le bruit des pierres qui se détachaient de la montagne sous les pas de son compagnon, et qui tombaient dans l'eau, lui faisait connaître l'immense profondeur du précipice sur lequel il était arrêté. Dans ce moment d'angoisses, qui pouvait être le dernier de

sa vie, le souvenir de sa mère lui revint à l'esprit ; elle l'avait béni tendrement à son départ de la ligne ; cette pensée lui rendit le courage. Un secret pressentiment lui donnait l'espérance de la revoir encore. " Mon Dieu ! s'écria-t-il, faites que sa bénédiction ne soit pas inutile ! " Comme ils finissait cette courte mais fervente prière, Ivan reparut. Le passage reconnu n'était pas aussi difficile qu'ils l'avaient cru d'abord. Après être descendus quelques toises entre les rochers, il fallait pour gagner la côte praticable, longer un banc de rocher étroit et incliné, recouvert d'une neige glissante, sous lequel la montagne était taillée à pic. Ivan ouvrit dans la neige avec sa hache des trouées qui facilitaient le passage ; ils firent le signe de la croix. " Allons, " disait Kascanbo, si je péris, que ce ne sois pas du moins faute de courage ; la maladie seule a pu me l'ôter. J'irai maintenant tant que Dieu me donnera les forces." Ils sortirent heureusement de ce pas dangereux et continuèrent leur route. Les sentiers commençaient à être plus suivis et bien battus : ils ne trouvaient plus de neige que dans les endroits situés au nord et dans les bas-fonds où elle s'était accumulée. Ils eurent le bonheur de ne rencontrer personne jusqu'à la pointe du jour, où la vue de deux hommes qui parurent de loin les obligea de se coucher à terre pour n'en être pas aperçus.

Au sortir des montagnes, dans ces provinces, on ne rencontre plus de bois, le terrain y est absolument nu, et l'on y chercherait vainement un seul arbre, excepté sur le bord des grandes rivières, où ils sont encore très-rares, ce qui est fort extraordinaire, vu la fertilité du terroir. Ils suivaient depuis quelque temps le cours de la Sonja, qu'ils devaient traverser pour se rendre à Mosdock, cherchant un endroit où l'eau



moins rapide pût leur offrir un passage moins dangereux, lorsqu'ils découvrirent un homme à cheval qui venait droit à eux. Le pays totalement découvert, ne présentait ni arbres ni buissons pour se cacher. Ils se blottirent sous le rivage de la Sonja, au bord de l'eau. Le voyageur passait à quelques toises de leur gîte. Leur intention n'était que de se défendre s'ils étaient attaqués. Ivan tira son poignard et remit le pistolet au major. S'apercevant alors que le cavalier n'était qu'un enfant de douze à treize ans, il s'élança brusquement sur lui, le saisit au collet et le renversa sur le gazon. Le jeune homme voulait résister; mais voyant le major paraître sur le bord de la rivière le pistolet à la main, il s'enfuit à toutes jambes. Le cheval était sans selle avec un licou passé dans la bouche en guise de bride. Les deux fugitifs se servirent tout aussitôt de leur capture pour passer la rivière. Cette rencontre fut un grand bonheur pour eux, car ils virent bientôt qu'il leur eût été impossible de la traverser à pied, comme ils l'avaient projeté. Leur monture quoique chargée du poids de deux hommes, faillit être entraînée par la rapidité de l'eau. Ils arrivèrent cependant sains et saufs à l'autre rivage, qui se trouva malheureusement trop escarpé pour que le cheval pût prendre terre. Ils descendirent pour le soulager. Comme Ivan le tirait de toute sa force pour le faire monter sur le bord, le licou se détacha et lui resta entre les mains. L'animal, entraîné par le courant, après de nombreux efforts pour aborder, fut englouti dans la rivière et se noya.

Privés de cette ressource, mais plus tranquilles désormais sur le danger d'être poursuivis, ils se dirigèrent sur un monticule couvert de roches détachées qu'ils virent de loin, dans l'intention de s'y cacher et de se

reposer jusqu'à la nuit. Par le calcul du chemin qu'ils avaient déjà fait, ils jugèrent que les habitations des Tchetchenges pacifiques ne devaient pas être très-éloignées; mais rien n'était moins sûr que de se livrer à ces hommes, dont la trahison probable pouvait les perdre. Cependant, vu l'état de faiblesse dans lequel se trouvait Kascambo, il était bien difficile qu'il pût gagner le Tereck sans secours. Leurs provisions étaient épuisées; ils passèrent le reste de la journée dans un morne silence, n'osant se communiquer mutuellement leurs inquiétudes. Vers le soir, le major vit son denchick se frapper le front de la main en poussant un profond soupir. Etonné de ce désespoir subit, que son intrépide compagnon n'avait point encore montré jusqu'alors, il lui en demanda la cause. " Maitre, dit Ivan, " j'ai fait une grande faute!—Dieu veuille nous la pardonner! répondit Kascambo en se signant.—Oui répondit Ivan; j'ai oublié d'emporter cette belle carabine qui était dans la chambre de l'enfant. Que voulez-vous? cela ne m'est point venu dans la pensée: " vous avez tant gémi là-haut, tant fait de bruit, que " je l'ai oubliée. Vous riez? c'était la plus belle carabine qu'il y eût dans tout le village. J'en aurais fait " présent au premier homme que nous rencontrerons, " pour le mettre dans nos intérêts; car je ne sais trop " comment, dans l'état où je vous vois, nous pourrions " achever notre marche."

Le temps qui les avaient favorisé jusqu'alors, changea dans la journée. Le vent [froid de Russie soufflait avec violence, et leur jetait du grésil au visage. Ils partirent à la tombée de la nuit, incertains s'ils devaient chercher à atteindre quelque village ou les éviter. Mais la longue traite qui restait à faire, dans cette dernière supposition, leur devint absolument

impossible par un nouveau malheur qui leur arriva vers la fin de la nuit. Comme ils traversaient un petit ravin, sur un reste de neige qui en couvrait le fond, la glace se rompit sous leurs pieds, et ils entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux. Les efforts que fit Kascambo pour se dégager achevèrent de mouiller ses habits. Depuis le moment de leur départ, le froid n'avait jamais été si perçant; toute la campagne était blanche de grésil. Après un quart d'heure de marche, saisi par le froid, il tomba de lassitude et de douleur, et refusa décidément d'aller plus loin. Voyant l'impossibilité d'arriver au terme de son voyage, il regardait comme une barbarie inutile de retenir son compagnon, qui pouvait aisément s'évader seul. "Écoute, Ivan, lui dit-il, Dieu m'est témoin que j'ai fait tout ce que j'ai pu, jusqu'à ce moment, pour profiter des secours que tu m'a donnés; mais tu vois à présent qu'ils ne peuvent plus me sauver, et que mon sort est décidé. Va-t'en à la ligne, mon cher Ivan, retourne à notre régiment; je te l'ordonne. Dis à mes anciens amis et à mes supérieurs, que tu m'a laissé ici en pâture aux corbeaux, et que je leur souhaite un meilleur sort. Mais, avant de partir, ressourviens-toi du serment que tu as fait là-haut dans le sang de nos gardiens. Tu as juré que les Tchetchenges ne me reprendraient pas vivant: tiens parole." En disant ces mots il s'étendit par terre, et se couvrit tout entier avec sa bourka. "Il reste encore une ressource, lui répondit Ivan; c'est de chercher une habitation de Tchetchenges, et d'en gagner le maître avec des promesses. S'il nous trahit, nous n'aurons du moins rien à nous reprocher. Tâchez encore de vous traîner jusque-là; ou bien, ajouta-t-il en voyant que son maître gardait le silence, j'irai seul, je tâcherai de gagner un Tchetchenge; et si l'af-

“ faire tourné bien, je reviendrai avec lui pour vous  
“ prendre : si elle tourne mal, si je péris et que je ne  
“ revienne plus, prenez, voilà le pistolet.” Kascambo  
sortit la main de dessous la bourka et prit le pistolet.

Ivan le recouvrit avec des herbes et des broussailles desséchées, de peur qu'il ne fût découvert par quelqu'un pendant la course qu'il allait faire. Comme il se disposait à partir, son maître le rappela. “ Ivan, lui  
“ dit-il, écoute encore ma dernière demande. Si tu re-  
“ passe le Terck, et si tu revois ma mère sans moi...

—Maître interrompit Ivan, au revoir dans la journée. Si vous périssez, ni votre mère ni la mienne ne me reverront jamais.”

Après, une heure de marche, il aperçut, d'une petite élévation, deux villages, à trois ou quatre verstes de distance ; ce n'était pas ce qu'il cherchait : il voulait trouver une maison isolée, dans laquelle il pût s'introduire sans être vu, pour en gagner secrètement le maître. La fumée lointaine d'une cheminée lui en fit découvrir une, telle qu'il la désirait. Il s'y rendit aussitôt, et y entra sans hésiter. Le maître de la maison était assis à terre, occupé à rapiécer une de ses bottines. “ Je viens, lui dit Ivan, te proposer deux cents roubles  
“ à gagner et te demander un service. Tu as sans  
“ doute ouï parler du major Kascambo, prisonnier chez  
“ les montagnards. Eh bien, je l'ai enlevé ; il est ici, à  
“ deux pas, malade et en ton pouvoir. Si tu veux le  
“ livrer de nouveau à ses ennemis, ils te loueront sans  
“ doute ; mais, tu le sais, ils ne te récompenseront pas.  
“ Si tu consens, au contraire, à le sauver en le gardant  
“ chez toi seulement pendant trois jours, j'irai à Mos-  
“ dock, et je t'apporterai deux cents roubles en argent  
“ sonnant pour sa rançon ; que si tu oses bouger de ta

“ place (ajouta-t-il en tirant son poignard) et donner l'a-  
 “ larme pour me faire arrêter, je t'égorge sur l'heure.  
 “ Ta parole à l'instant, ou tu est mort.”

Le ton assuré d'Ivan persuada le Tchetchenge sans l'intimider. “ Jeune homme, lui dit-il en remettant  
 “ tranquillement sa botte, j'ai aussi un poignard à ma  
 “ ceinture, et le tiens ne m'épouvante pas. Si tu étais  
 “ entré chez moi en ami, je n'aurais jamais trahi un  
 “ homme qui a passé le seuil de ma porte ; maintenant  
 “ je ne promets rien. Assieds-toilà, et dis ce que tu  
 “ veux.” Ivan voyant à qui il avait affaire, rengaina  
 son poignard, s'assit, et répéta sa proposition. “ Quelle  
 “ assurance me donneras-tu, demanda le Tchetchenge,  
 “ de l'exécution de ta promesse?—Je te laisserai le  
 “ major lui-même, répondit Ivan ; crois-tu que j'aurais  
 “ souffert pendant quinze mois, et que j'aurais  
 “ amené mon maître chez toi pour l'y abandonner ?  
 “ —C'est bon, je te crois ; mais deux cent roubles, c'est  
 “ trop peu : j'en veux quatre cents.—Pourquoi n'en  
 “ pas demander quatre mille ? cela ne coûte rien ; mais  
 “ moi, qui veut tenir parole, je t'en offre deux cents  
 “ parce que je sais où les prendre, et pas un hopeck  
 “ de plus. Veux-tu me mettre dans le cas de te trom-  
 “ per ?

“—Eh bien, soit ; va pour deux cents roubles ; et tu  
 “ reviendras seul et dans trois jours ?

“—Oui, seul et dans trois jours, je t'en donne ma  
 “ parole ; mais toi, m'a-tu donné la tienne ? Le major  
 “ est-il ton hôte ?

“—Il est mon hôte, ainsi que toi, dès ce moment, et  
 “ tu en as ma parole.”

Ils se donnèrent la main, et coururent chercher le

major, qu'ils rapportèrent à moitié mort de froid et de faim.

Au lieu d'aller à Mosdok, Ivan, apprenant qu'il était plus près de Tchervelienskaya-Staniza, où se trouvait un poste considérable de Cosaques, s'y rendit aussitôt. Il n'eut pas de peine à rassembler la somme qui lui était nécessaire. Les braves Cosaques, dont quelques-uns s'étaient trouvés à la malheureuse affaire qui avait coûté la liberté à Kascambo, se cotisèrent avec empressement pour compléter la rançon. Au jour fixé, Ivan partit pour aller enfin délivrer son maître ; mais le colonel qui commandait le poste, craignant quelque nouvelle trahison, ne lui permit pas de retourner seul ; et, malgré la convention faite avec le Tchetchenge, il le fit accompagner par quelques Cosaques.

Cette précaution faillit encore devenir funeste à Kascambo. Du plus loin que son hôte aperçut les lances des Cosaques, il se crut trahi ; et déployant aussitôt la courageuse férocité de sa nation, il conduisit le major encore malade sur le toit de la maison, l'attacha à un poteau, se plaça vis-à-vis de lui, sa carabine à la main : " Si vous avancez, s'écria-t-il lorsque Ivan fut à portée de l'entendre, et couchant en joue son prisonnier, si vous faites un pas de plus, je brûle la cervelle au major, et j'ai cinquante cartouches pour mes ennemis et pour le traître qui les amène.

"—Tu n'est point trahi, lui cria le denchick tremblant pour la vie de son maître : on m'a forcé de revenir accompagné ; mais j'apporte les deux cents roubles, et je tiens parole.

"—Que les Cosaques s'éloignent, ajouta le Tchetchenge, ou je fais feu." Kascambo pria lui-même

l'officier de se retirer. Ivan suivit quelque temps le détachement, et revint seul; mais le soupçonneux brigand ne lui permit pas de s'approcher. Il lui fit compter les roubles à cent pas de la maison sur le sentier, et lui ordonna de s'éloigner.

Dès qu'il s'en fut emparé, il retourna sur le toit, et se jeta aux genoux du major, lui demandant pardon et le priant d'oublier les mauvais traitements qu'il avait été, disait-il, contraint de lui faire épouever pour sa sûreté. " Je me souviendrai seulement, répondit Kascambo, que j'ai été ton hôte et que tu m'a tenu parole; mais avant de me demander pardon commence donc par m'ôter mes liens." Au lieu de répondre, le Tchetchenge, voyant revenir Ivan, s'élança du toit et disparut comme l'éclair.

Dans la même journée, le brave Ivan eut le plaisir et la gloire de ramener son maître au sein de ses amis, qui avait désespéré de le revoir.

---

La personne qui a recueilli cette anecdote, passant quelques mois après à Iegorievski, pendant la nuit, devant une petite maison de bonne apparence et fort éclairée, descendit de son kibick<sup>(1)</sup>, et s'approcha

---

(1) Le kibick est une voiture dont la caisse, semblable à celle d'une calèche grossièrement construite, est fixée immédiatement sur deux essieux et l'hiver sur deux patins formant traîneau; c'est la voiture de voyage ordinaire en Russie.

d'une fenêtre pour jouir du spectacle d'un bal très-animé qui se donnait au rez-de-chaussée. Un jeune sous-officier regardait aussi très-attentivement ce qui se passait dans l'intérieur de l'appartement. " Qui donne le bal ? lui demanda le voyageur.

"—C'est monsieur le major qui se marie.

" Et comment s'appelle monsieur le major ?

"—Il s'appelle Kascambo." Le voyageur, qui connaissait l'histoire siugulière de cet officier, se félicita d'avoir cédé à sa curiosité, et se fit montrer le nouveau marié qui, rayonnant de plaisir, oubliait dans ce moment les Tchetchenges et leur cruauté. " Montrez-moi, de grâce, ajouta-t-il encore, le brave denchik " qui l'a délivré." Le sous-officier, après avoir hésité quelque temps, lui répondit : " C'est moi." Doublement surpris de la rencontre, et plus encore de le trouver si jeune, le voyageur lui demanda son âge. Il n'avait pas achevé encore sa vingtième année, et venait de recevoir une gratification avec le grade de sous-officier, en récompense de son courage et de sa fidélité. Ce brave jeune homme après avoir partagé volontairement les infortunes de son maître, et lui avoir rendu la vie et la liberté, jouissait maintenant de son bonheur en regardant sa noce à travers les vitres. Mais comme l'étranger lui témoignait son étonnement de ce qu'il n'était pas de la fête, en taxant à se sujet son ancien maître d'ingratitude, Ivan lui lança un regard de travers, et rentra dans la maison, en sifflant l'air : *Hai luli, hai luli*. Il parut bientôt après dans la salle du bal, et le curieux remonta dans son kibick, enchanté de n'avoir pas reçu un coup de hache sur la tête.

XAVIER DE MAISTRE.



## DE LA MUSIQUE

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ P. LAGACÉ A LA MESSE  
SOLENNELLE DE SAINTE CÉCILE, DANS L'ÉGLISE DE SAINT  
JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC LE 22 NOVEMBRE 1866.

---

*Psallite Deo nostro, psallite; psallite regi  
nostro, psallite sapienter.*

Chantez notre Dieu, chantez; chantez  
notre roi, chantez avec sagesse.

(Ps. XLVI.)

Messieurs,

Une tradition constante et universelle accorde à Sainte Cécile le titre de patronne des musiciens. Sur quoi cette tradition est-elle fondée ? C'est ce qu'il est assez difficile de dire. Des savants refusent à la sainte cette qualité de musicienne qui, selon eux, devrait justifier les honneurs et le culte dont elle est l'objet ; d'autres vont jusqu'à nier l'authenticité de sa légende et même l'authenticité de son martyre. Mais laissons dire ces habiles raisonneurs qui s'imaginent être dans le vrai, parce qu'ils sont secs et froids ; ce n'est pas d'eux qu'il s'agit en ce moment. Cette tradition, pour être obscure, n'en est pas moins respectable. Le choix est fait, et il est bien fait. Il y a des choses

que le génie catholique, que l'instinct des peuples a consacrées et que nous devons admettre, sinon comme vérité historique, du moins comme vérité symbolique. Et quel plus touchant symbole que celui qui nous présente, sous les traits d'une vierge, cette muse céleste, chaste et pure, qui préside aux chants de nos cérémonies, pour unir toutes nos voix en une seule voix, tous nos cœurs en un seul cœur, en un seul élan d'amour vers la divinité ?

Certes l'art musical ne manque pas dans le ciel de protecteurs qui, pendant leur vie terrestre, auraient mérité plus que Cécile le titre de musiciens. Saint Augustin a écrit le livre *De musica* ; Saint Ambroise a introduit le chant dans l'église de Milan ; Saint Grégoire a réglé celui de l'Eglise romaine auquel il a attaché son nom ; un grand nombre d'autres ont enrichi le répertoire ecclésiastique de leurs inspirations, ou fait des règlements pour en assurer la bonne exécution. Au lieu de ces graves et historiques personnages, le génie catholique du peuple, toujours porté vers l'idéal, a donné pour patronne à l'art musical une jeune chrétienne, qui probablement n'offrit point à Dieu d'autres hymnes que ceux de la virginité et du martyre, mais dont la céleste figure apparut comme celle d'une muse inspiratrice de l'art chrétien. Elle n'entoure point son front de lauriers périssables, comme les déesses païennes ; elle ne s'élançe point d'un pied léger dans les danses profanes ; sa démarche est grave comme celle d'une vierge chrétienne ; sa beauté tout intérieure n'attire que ceux dont l'âme est à la hauteur de la foi chrétienne ; ses palmes sont celle du martyre ; et ce qu'elle demande à ses serviteurs, c'est la pureté du cœur, la pureté des sens. Tel est l'idéal de la musique chrétienne comme l'ont comprise nos

pères dans la foi ; une gravité calme et pleine de cette tristesse douce et souriante qui est le caractère du sentiment religieux ; une voix qui ignore le langage des passions terrestres et qui n'a d'accents que pour Dieu seul ; un art enfin qui, pour fuir la corruption inséparable des choses humaines, habite une sphère inaccessible aux joies mêmes légitimes de ce monde. <sup>1</sup>

Oui, je le répète, le choix est bien fait ; et j'aime à voir Raphaël nous la représenter avec des instruments de musique profane à ses pieds, et l'orgue antique s'échappant de ses mains au bruit des chœurs angéliques qui se font entendre au-dessus de sa tête. C'est bien là le triomphe symbolique de la musique religieuse sur cet art sensuel et païen qui, selon le langage des Saints Pères, n'offre que des dangers à l'âme du chrétien.

Ce choix, Messieurs, je vois avec bonheur que vous l'approuvez vous-mêmes ; car la démarche que vous faites en ce moment pour célébrer la fête de cette céleste patronne, par les chants les mieux choisis et les mieux interprétés, témoigne non-seulement de votre habileté musicale, mais encore de votre amour pour Sainte Cécile.

Aussi ce que vous attendez aujourd'hui, ce n'est pas le panégyrique pompeux de cette illustre sainte, de cette noble dame romaine, ni l'histoire détaillée de toutes les actions de sa vie. Vous ne voulez pas non plus qu'on vous la présente comme une vierge très-pure, ou comme une glorieuse martyre ; mais vous demandez qu'on vous propose, comme une douce et gracieuse patronne, celle qui chantait sa prière au Seigneur pendant que les instruments profanes retentissaient à

---

1. M. Jos. d'Ortigue, S. Morelot, etc.; *passim*.

ses oreilles. *Cantantibus organis, Cæcilia Domino decantabat dicens : Fiat cor meum immaculatum, ut non confundar.*

## I.

Les saints ont connu tous ce chant idéal, ce chant du cœur, cette voix de l'âme qui s'élève à Dieu dans la prière et la méditation ; parce que tous ils ont eu soin de se conserver en parfaite union, en parfait accord avec Lui par la charité. La charité, c'est l'harmonie des cœurs, comme l'architecture est l'harmonie des lignes, la peinture l'harmonie des couleurs, et la musique l'harmonie des sons. Qui dit charité, qui dit amour, dit harmonie ; et l'harmonie étant comme l'essence de l'art, on conçoit que les âmes des saints doivent être éminemment artistiques, éminemment harmonieuses.

Ces âmes ardentes et sensibles comme des cordes sonores, vibrent merveilleusement et dans un parfait accord sous les doigts de Dieu, le premier artiste, le premier musicien de l'univers. Et le génie chrétien en mettant ses inspirations sous leur garde sainte, a reconnu par là qu'en tout genre, en esthétique comme en morale, le type du beau est dans les cieux. En les choisissant pour patrons et pour modèles, il a compris que le sentiment de l'harmonie prend sa source dans un cœur pur, et cherche de préférence des oreilles qui n'ont point été souillées.

Je dis l'art chrétien, car aussitôt qu'il cesse d'être chrétien, il n'est plus un art, il devient une prostitution. Il n'est pas plus permis à l'homme de prostituer les arts que de prostituer son cœur, puisque toute œuvre

d'art est un acte d'amour. Dieu créateur, considérant son œuvre, vit qu'elle était *bonne* ; mais Dieu créateur, rédempteur et sanctificateur, la considérant après sa régénération, vit que non-seulement elle était *bonne*, mais *belle*. Il l'aima et voulut en être aimé. Il voulut en être servi non-seulement par crainte, à cause de sa puissance et de sa grandeur, non-seulement par reconnaissance, à cause de sa bonté, mais aussi par amour, à cause de sa beauté. Voilà pourquoi les vrais enfants de Dieu, les saints, oublient en quelque sorte sa bonté et sa justice, devant la contemplation de sa beauté ; voilà pourquoi, à côté des œuvres *utiles* auxquelles ils se trouvent condamnés par les misères et les infirmités de la nature, ils inventent des œuvres *belles*, des œuvres d'amour ; et ces œuvres ce sont les arts.

Consultez l'histoire de l'art, et vous demeurerez convaincus qu'il ne s'agit ici ni d'un jeu de l'imagination, ni d'un paradoxe inventé à plaisir. Pour ne parler que de ce qui concerne notre sujet, tant que l'art musical est demeuré fidèle à ses hautes destinées, tant qu'il a parlé le langage de la tonalité ancienne, essentiellement pure, calme et mystique comme tout ce qui touche à ces âges de foi et de dévouement, tant qu'il s'est consacré au service de l'Eglise et qu'il a produit des chefs-d'œuvre inimitables au point de vue du sentiment religieux, on vit apparaître à toutes les époques des hommes éminents en sainteté, qui ne dédaignèrent pas de se faire un nom dans la carrière des arts. Saint Damase, Saint Hilaire de Poitiers, Saint Ambroise, Saint Augustin, Saint Isidore, Saint Grégoire le Grand, Saint Léon II Pape, Saint Odon de Cluny, Guy d'Arezzo, moine bénédictin, Saint Anselme, Saint Bernard, Saint Thomas d'Aquin, Palestrina, Vittoria, et tant

d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Mais aussitôt qu'il brise avec les traditions religieuses du passé, pour s'affranchir de la tutelle de l'Eglise, aussitôt qu'il abandonne le temple pour le théâtre; aussitôt que, changeant complètement de manière, il met de côté le langage de la contemplation et de la prière, la tonalité ecclésiastique, dans laquelle il s'était bercé comme dans l'infinie pensée de Dieu, pour se livrer à l'expression dramatique, à l'expression égoïste et agitée des passions humaines; dès lors les saints, loin de le suivre dans ce fatal abaissement, se retirent dans les hauteurs sereines des cieux; et s'opposant de toutes leurs forces à ce torrent qui les entraîne malgré eux, se réfugient, à l'exemple de sainte Cécile, dans le fond de leur cœur, comme dans un sanctuaire impénétrable, pour y gémir sur les égarements de l'esprit humain. *Cantantibus organis, Cæcilia virgo in corde suo soli Domino decantabat.*

Vous le savez, messieurs, ce fut vers la fin du seizième siècle que s'opéra cette transformation à laquelle on a donné le nom de Renaissance, et qui porta un coup si funeste à l'expression religieuse dans tous les arts. Le génie de l'homme qui depuis si longtemps marchait dans les voies que le christianisme lui avait tracées, et qui, sous cette impulsion, avait grandi d'une manière originale, le génie de l'homme, dis-je, fit tout à coup volte-face, et se rabaissant au rôle servile de simple imitateur, il s'efforça de remonter d'un seul bond vers les temps anciens devenus l'objet de son admiration, ou plutôt de son idolâtrie. Voilà trois siècles que dure ce mouvement rétrograde et ce que nous y avons gagné, c'est l'affaiblissement du sens chrétien. Je n'en veux pas d'autre preuve que celle que vous me

fournissez vous-mêmes aujourd'hui, messieurs. Pour donner à cette fête la physionomie religieuse, qu'elle devait avoir, vous avez été obligés de recourir à des productions musicales appartenant à un autre siècle, à une époque où la tradition chrétienne avait conservé quelque influence sur les arts. Et sans doute que vous seriez remontés plus haut encore, si vous n'eussiez consulté que l'esprit de piété qui vous anime ; mais vous avez compris que la tonalité ancienne est pour nous une langue morte ;<sup>1</sup> et il n'est pas facile de ressusciter les morts. Devons-nous conclure de là que l'avenir de la musique chrétienne est sans espoir ? Non sans doute ; le sentiment religieux ne tient pas exclusivement à une forme particulière de l'art. C'est l'esprit, c'est l'âme qui anime et vivifie le corps. Que l'artiste redevienne véritablement chrétien, et la forme convenable s'adaptera d'elle-même à ses inspirations. Autrefois on disait avec l'apôtre Saint Paul : Remplissez-vous du Saint Esprit, en chantant des cantiques spirituels à la gloire du Seigneur ; et l'art était chrétien. Mais aujourd'hui il semble qu'il est venu un autre apôtre prêcher une autre doctrine, en disant : Remplissez-vous de l'esprit mondain en chantant des chansons, en dansant des airs inventés pour des lieux condamnés par l'Eglise, afin que vos cœurs, s'habituant de bonne heure à ces rythmes impurs, vous puissiez sans remords offenser le Seigneur. Les passions humaines, voilà le cercle étroit où s'épuisent aujourd'hui toutes les forces de l'art. Il ne sortira de cette ornière que le jour où il se souviendra de son origine. Il vient du ciel et c'est au ciel qu'il doit retremper ses forces. L'orgueil, l'égoïsme, le mal, voilà son plus grand ennemi ; la charité, la sainteté, Dieu lui-même, voilà sa flamme, voilà sa vie.

1. Il s'agit ici de la musique figurée et non du Plain-Chant.

## II.

Pour mieux comprendre cette vérité, envisageons-là sous un autre point de vue, en nous élevant pour un moment au-dessus de la nature purement physique, au-dessus des sons limités à la perception de notre oreille charnelle et dont la combinaison forme ce que l'on est convenu d'appeler musique. Vous admirez sans doute cet instrument monumental, l'orgue, que le christianisme a inventé, et qui résume en lui seul l'expression la plus parfaite de l'art religieux. Il est une des deux grandes voix de l'église. Pendant que la cloche, au dehors, appelle les adorateurs dans le temple, l'orgue leur parle au cœur dans le silence et le recueillement, pour les disposer à la prière. Instrument colossal, imposant, que les hommes proclament le souverain dans l'ordre instrumental et dans l'ordre des progrès scientifiques, le pivot sur lequel roulent toutes les périodes de l'art musical. Instrument progressif, appelant successivement à lui tous les procédés, toutes les connaissances mécaniques, toutes les industries, tous les métiers, qui, tous, se sont donné pour ainsi dire, rendez-vous à cette merveille des perfections humaines. Instrument mystérieux, interprète de la voix du peuple dans le temple, écho des chants de la création, symbole des concerts de l'homme et de la nature célébrant le Dieu de l'univers. Instrument des instruments, et qui en porte le nom (*organum*), comme le livre des livres est appelé la *Bible*.

Eh bien ! je veux vous faire admirer maintenant un instrument infiniment plus majestueux encore ; un orgue aux mille et mille voix dont celui-ci n'est que l'ombre, le symbole, l'écho affaibli. Vous me demandez



quel est cet instrument devant lequel tous les autres semblent se taire; élevez vos regards, élevez votre pensée. *Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce la merveille de ses œuvres: Cæli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* <sup>1</sup> Prêtez une oreille attentive, écoutez une voix qui le jour domine toutes les autres voix, et qui se fait entendre jusque dans le silence des nuits: *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.* <sup>2</sup> Dans le temple de l'univers on entend une musique continuelle; qui pourrait faire taire l'harmonie des cieux, a dit le Prophète: *concentum cæli quis dormire faciet.* <sup>3</sup> Les voix de ce chœur, ce sont toutes les créatures du monde; car dans cet immense concert, chaque créature est une note, une voix du verbe, *vox verbi*, comme dit Saint Thomas; et toutes ces voix réunies, sans jamais cesser de se faire entendre, chantent un hymne solennel à la gloire du créateur.

Et ces voix qui pourrait les énumérer? qui pourrait compter les étoiles du firmament, les grains de sable du rivage, les gouttes d'eau de l'océan? Mais écoutez plutôt, contemplez et contenez, si vous le pouvez, un tressaillement ineffable dans vos entrailles de chrétien. Ce sont ces montagnes où Dieu se montre avec magnificence; <sup>4</sup> ce sont ces prairies verdoyantes, dont l'Esprit-Saint a dit qu'il n'y avait rien de plus beau, <sup>5</sup> et qui semblent former un tapis toujours frais sous les pas de

---

1. Ps. 18.

2. *Idem.*

3. Job. 38.

4. *Magnificus super montem* (Isaïe 22.)

5. *Gratiam et speciem desiderabit oculus tuus, et super hæc viridesationes* (Eccli. 40.)

l'Éternel, quand il marche à travers le monde; <sup>1</sup> ce sont ces forêts sombres et majestueuses, image de la gloire voilée du Tout-Puissant, et qui, cependant, ont aussi leurs chants d'allégresse; <sup>2</sup> c'est cette lumière de l'immensité, qui forme le manteau du Seigneur; <sup>3</sup> c'est cette voûte du ciel, que l'Éternel a jetée sur nos têtes comme la tente du désert, <sup>4</sup> et dont les points brillants sont autant de globes immenses qui se promènent harmonieusement dans l'espace; ce sont ces nuages aux formes variées qui semblent annoncer le passage du Seigneur; <sup>5</sup> ce sont ces vents aux mille frémissements, qui prêtent leurs ailes au transport du Maître de l'univers; <sup>6</sup> voix innombrables qui résonnent sans cesse sous la voûte des cieux. Et pouvez-vous les entendre ces voix sans vous incliner, tomber à genoux et vous écrier: *Mon Dieu que votre nom est admirable sur toute la terre!* <sup>7</sup> *que vos œuvres sont belles! vous avez tout fait avec sagesse!* <sup>8</sup> L'univers est un chant, un hymne, une lyre qui publie votre gloire: *Plena est omnis terra gloria tua.* <sup>9</sup>

Ecoutez maintenant une voix plus puissante encore; c'est la voix de la mer, qui remplit le temple de l'univers, et que le Prophète appelle la voix de Dieu; et il ajoute: Les soulèvements de la mer sont beaux; ils annoncent la gloire de Dieu, qui s'élève jusqu'à la hau-

- 
1. Ludens in orbe terrarum (Prov. 8.)
  2. Exsultabunt omnia ligna silvarum (Ps. 95.)
  3. Amictus lumine sicut vestimento (Ps. 103.)
  4. Extendens cœlum sicut pellem (Ib.)
  5. Qui ponis nubem ascensum tuum (Ib.)
  6. Qui ambulat super pennas ventorum (Ib.)
  7. Ps. 8.
  8. Ps. 103.
  9. Isaïe 6.

teur des cieux: *vox domini super aquas*,<sup>1</sup> ..... *mirabilis in altis Dominus*.<sup>2</sup> Quand sur le bord de la mer, le soir arrive et que le ciel est pur, que les étoiles brillent au firmament avec la reine des nuits pour commander au cortège, quels flots d'harmonie se projettent alors dans toute la nature ! Et si la tempête mugit, si le ciel est en feu, c'est le même instrument avec un autre accord ; accord admirable dans sa terreur et beau dans les effrois qu'il cause. Alors vous chantez, car toute admiration se traduit par un chant, vous chantez avec le Prophète. "O Dieu ! les eaux vous ont aperçu, et "elles ont tremblé, les abîmes se sont troublés. Les "nuages ont fait entendre leur voix, vos foudres ont "passé comme les flèches, vos éclairs ont brillé, votre "tonnerre a retenti comme un bruit de roues, la terre "a tremblé ! O mon Dieu, c'est vous qui marchiez alors "sur la mer et vos pas étaient marqués sur les grandes "eaux."<sup>3</sup>

Tout chante donc dans la nature, l'astre qui roule dans le firmament, le soleil dans sa course gigantesque, le chêne dans la forêt, le petit oiseau dans les bois, la fleur qui s'épanouit, toute la création murmure le nom ineffable de son auteur.<sup>4</sup>

Mais cet orgue mystérieux de la nature, comme celui qui fait le plus bel ornement de nos temples, n'est-il pas un instrument sans âme, et muet par lui-même ? La fleur a-t-elle une voix pour chanter ? Les flots de la mer, les éclats de la foudre, ont-ils une âme pour

---

1. Ps. 28.

2. Ps. 92.

3. *Viderunt te aquæ, Deus, et timuerunt...* In mari via tua et semitæ tuæ in aquis multis (Ps. 76.)

4. Mgr. Landriot, *passim*.

parler ? Le ciel lui-même..... Non sans doute, mais c'est l'homme qui, comme un artiste intelligent, lui communique la vie ; c'est la voix de son cœur qui lui donne une expression, une pensée. Voix de l'amour, voix de la prière qui vivifie tout, qui rapporte tout à Dieu, et que les saints font entendre par toute la terre. *Cantantibus organis, Cæcilia virgo in corde suo soli Domino decantabat.* C'est ici surtout que le juste se montre notre modèle. Il sait que toutes les grandes voix de la création doivent se résumer en lui, il leur donne une intelligence pleine d'amour et de reconnaissance ; et s'élevant au-dessus de tout ce qui est matière, il impose en quelque sorte silence à la nature, pour chanter au nom de toutes les créatures. Semblable à cet habile musicien à qui l'on réserve dans un concert des intervalles heureusement ménagés, pour faire entendre seul une voix pleine d'harmonie. *Factum est silentium in cælo* <sup>1</sup>. Et n'est-ce pas là la pensée qui animait le Prophète, lorsque s'établissant, par l'ordre de Dieu, au milieu de l'univers, il invitait toutes les créatures à louer le Seigneur en disant : Œuvres du Seigneur, quelque soit votre nom, quelque soit votre forme, que vous ayez la vie ou que vous ne l'ayiez pas, bénissez-le dans les siècles des siècles : *Laudate et superexaltate eum in sæcula*. Soleil, astres du firmament, pluie, rosée, feu, glace, nuit et jour, lumière et ténèbres, montagnes et collines, fontaines, mers et fleuves, et vous, légions d'êtres vivants, louez le Seigneur, exaltez le Seigneur dans les siècles des siècles : *Laudate et superexaltate eum in sæcula* <sup>2</sup>.

---

1. Apoc. 8.

2. Daniel. 3.

Mais qu'entend-je ! et d'où viennent ces voix discordantes, sourds gémissements qui semble sortir du puits de l'abîme; et qui s'obstinent à pousser leurs clameurs vers le ciel, malgré qu'elles ne soient pas conviées par le Prophète ? Voix des désordres et des iniquités ; voix des haines et des injustices ; voix des blasphèmes et des impuretés.....Ah ! je comprends ; c'est la voix du pécheur ; voix ennemie de toute beauté et de toute harmonie ; voix que Dieu n'a pas faite, et à laquelle il commande de se taire : Ce n'est pas à toi, lui dit-il, de publier ma justice et de proclamer ma miséricorde. *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum* <sup>1</sup>.

Vous avez entendu quelquefois le musicien accorder son instrument ; il fait résonner chaque corde l'une après l'autre ; il la tend, il la détend ; il consulte son oreille, jusqu'à ce qu'enfin tout rentre dans une parfaite harmonie ; mais s'il rencontre une corde rebelle, une corde qui refuse de prendre le rang qui lui est assigné selon l'ordre des tons, dans sa colère, il l'arrache, il la brise et la jette loin de lui. Le monde est la lyre du Verbe, la harpe de l'Eternel ; malgré les crimes, et les iniquités des hommes, cette lyre est pleine de beautés et de perfections ; car c'est Dieu lui-même qui l'a fabriquée, et quand il eut fini son œuvre, il vit qu'elle était bonne. *Vidit Deus quod esset bonum* <sup>2</sup>. Aujourd'hui comme à l'origine des temps, c'est encore l'Esprit de Dieu qui la fait vibrer harmonieusement : *Spiritus Dei ferebatur super aquas* <sup>3</sup>. " Comme le mu-

---

1. Ps. 49.

2. Gen. 1.

3. Ib.

sicien, dit Saint Athanase, après avoir accordé sa lyre, forme un concert des sons les plus divers, et les plus habilement combinés; ainsi le Verbe de Dieu ayant entre ses mains le monde entier comme une lyre; réunit par la force de sa volonté et de sa puissance les êtres les plus opposés, et produit dans la création un ordre parfait et admirable." Mais le pécheur qui, comme une corde rebelle, refuse de mettre à l'unisson sa volonté avec la volonté de Dieu, son cœur avec le cœur de Dieu, Dieu l'arrachera et le rejettera loin de lui : jusqu'à ce que enfin il brise aussi cette lyre du monde, qu'il n'a créé que pour un temps.

En ce moment suprême, toute voix terrestre rentrera dans le silence, et l'ange du Seigneur apparaissant aux quatre coins de l'univers, fera retentir la trompette du jugement, comme un prélude solennel aux chants de l'éternité. Heureux si pendant la vie, fuyant la discordance affreuse du péché, vous pratiquez la charité, source de toute justice et de toute sainteté; heureux si, à l'exemple de la vierge Cécile, vous harmonisez tous vos sens, toutes vos facultés, avec la volonté sainte et le bon plaisir de Dieu; heureux si détournant vos oreilles de ces mélodies profanes et sensuelles, vous mêlez pieusement votre voix à la voix des chants sacrés, votre prière aux accents plus majestueux encore de la lyre du Verbe. Alors, vous unissant aux chœurs des anges et des Séraphins, vous entonnerez devant le trône de Dieu un cantique toujours nouveau, un *Hosanna* éternel. *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées.* <sup>1</sup> Et votre voix sera semblable à la voix des grandes eaux et des grands tonnerres, à la

---

1. Isaïe 6.

voix des harpistes jouant des airs de harpe. ' " Je vis,  
 " dit Saint Jean, une grande multitude, que personne  
 " ne pouvait compter.....Ils chantaient à haute voix :  
 " Gloire à notre Dieu.....Et les anges se tenaient  
 " debout autour du trône.....et s'étant prosternés  
 " sur le visage, ils adoraient Dieu, en disant: *Amen.*  
 " *Benedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio ;*  
 " *honor, et virtus, et fortitudo Deo nostro, in sæcula*  
 " *sæculorum, amen?*" 2

N'oublions pas, Messieurs, que là est notre patrie, là aussi notre bonheur; et pour y arriver plus sûrement, unissons nos prières aux nobles accents qui retentissent aujourd'hui en ce saint lieu, et qui sont si propres à nous donner un avant-goût des saintes joies du ciel. Ainsi-soit-il.

---

1. Apoc. 14.

2. Apoc. 7.





## LA STATUE DU GENERAL WOLFE.

---

J'étais à la Rivière-du-Loup, en bas, chez mon gendre, le seigneur Fraser, lorsque je lus dans le *Journal de Québec* du 19 septembre dernier l'article suivant :

“ On nous écrit du district des Trois-Rivières :

“ Je viens de parcourir sur l'*Echo du Cabinet*, un extrait des *Mémoires de P. A. De Gaspé*, écuyer. J'y trouve ses conflits avec Ives Cholet, au sujet duquel il a omis de dire que c'est à ce sculpteur que la cité de Québec est redevable de la statue du général Wolfe, qui orne l'encoignure des rues du Palais et Saint-Jean.”

Quoiqu'une semblable omission soit une faute bien vénielle, je ne laissai pas d'y être sensible ; je tenais à m'en disculper de suite en publiant dans le même journal : que j'ignorais jusqu'à ce jour que la statue du général Wolfe fut l'œuvre d'Ives Cholet ; mais pour un motif que le lecteur appréciera peut-être, je préfèrai attendre que je fusse de retour à Québec. Je pensai que l'histoire de cette statue des anciens jours pourrait intéresser la génération actuelle, et que je serais, là et alors, en mesure de me procurer des renseignements précieux à son sujet. J'avais déjà oublié le pauvre

Ives Cholet et sa statue, puisque statue il y a, lorsque l'article suivant publié dans le même journal, le 22 septembre, attira de nouveau mon attention.

“ Notre correspondant du district des Trois-Rivières, dont nous citons, l'autre jour, les paroles au sujet d'Ives Cholet et de la statue du général Wolfe, nous écrit encore, à la date du 20, à ce même propos :

“ Vous avez fait mention de ma petite note, relative à Ives Cholet, et à la statue du général Wolfe, qui orne l'encoignure de la rue Saint-Jean et de la rue des Pauvres. Si vous désirez compléter la note, vous ajouterez que Cholet et ses frères, menuisiers et sculpteurs, tenaient une boutique en la rue Saint-Louis. Ils travaillaient pour un aubergiste anglais du nom de Hipps, qui voulait avoir pour enseigne une statue du général Wolfe. Les officiers du 15<sup>e</sup> régiment, qui étaient alors en garnison à Québec, leur fournirent une image de Wolfe dans l'attitude du commandement; et Cholet travailla tant bien que mal sous leur direction. Le résultat de son travail et de leurs données fut la statue en question. On disait, dans le temps, qu'elle ressemblait assez bien, non pas au général Wolfe, mais aux portraits de ce glorieux capitaine qu'on faisait circuler.”

Quoique moralement certain que la statue du général Wolfe n'avait pas été sculptée par l'Ives Cholet que j'ai connu, cette seconde note était pourtant si précise qu'elle ébranla mes convictions, sans pourtant me persuader. Comment croire, en effet, que la famille Cholet, que j'ai connue pendant vingt ans, aurait gardé le silence sur une œuvre qui devait flatter son orgueil, sur une statue dont nous avons parlé cent fois. Il est bien vrai que Ives était peu communicatif, mais son frère Hyacinthe, parleur infatigable, et assez vantard,

n'aurait-il mis un frein à sa langue que sur ce sujet ? Ses trois sœurs ; la veuve Corbin, Catiche, (Catherine) et Charlotte Cholet, chez lesquelles j'ai été en pension pendant près de cinq ans ; ces femmes qui montraient avec orgueil deux miroirs, dont les cadres, en acajou, avaient été sculptés, l'un par Ives et l'autre par Hyacinthe, auraient-elles omis d'en faire mention ?

J'avais hâte d'être de retour à Québec pour éclaircir ce mystère. Je savais que si quelqu'un pouvait me renseigner ce devait être Monsieur le Député-Commissaire-Général Thomson, le plus ancien citoyen né dans la ville de Québec : je n'ai pas été trompé dans mon attente ; car voici la traduction d'une note qu'il m'a donnée à cet égard. Cette note est extraite d'un journal tenu par feu son père, vétérans de l'armée du général Wolfe, mort à Québec, en l'année 1831, à l'âge patriarcal de quatre-vingt-dix-neuf ans.

“ Nous avons à Québec un sujet loyal nommé Phipps, “ boucher à la haute ville et propriétaire d'une maison “ à l'encoignure des rues Saint-Jean et du Palais qui a “ conservé le nom de coin de Wolfe, et comme il y “ avoit une niche à cet angle probablement destinée à “ la statue de quelque saint, <sup>1</sup> et dans son désir de l'utiliser, il pensa qu'il ne pouvait mieux atteindre son “ but qu'en y plaçant la statue du général Wolfe. Mais “ le plus difficile était de s'en procurer une ! Il trou- “ va à la fin deux sculpteurs nommés Cholet, et il me “ demanda si je pouvais leur enseigner à reproduire

---

1. Cette niche était occupée par la statue de Saint-Jean Baptiste. Elle était placée immédiatement au-dessus de la porte, presque à la portée de la main. C'est ce qui, d'après une tradition, fit craindre aux citoyens, après la prise de Québec, qu'elle ne fût enlevée et profanée. On la transporta au monastère de l'Hôpital-Général où elle est encore.

“ sur le bois les traits du général. Ma réponse fut que  
 “ je n’aurais certainement aucune objection à l’entre-  
 “ prendre, et je donnai aux Cholet plusieurs croquis,  
 “ mais ils ne firent qu’une œuvre pitoyable : les traits  
 “ du visage n’ont aucune ressemblance avec ceux du  
 “ général ; le profil est cependant bon ; mais l’ensemble  
 “ ne peut donner qu’une idée bien imparfaite de Wolfe,  
 “ qui était d’une haute stature et élané comme une  
 “ flèche. En sorte que nonobstant toutes les peines que  
 “ je me donnais, me transportant tous les jours à leur  
 “ boutique dans la rue Saint-Louis, afin de leur donner  
 “ une idée de cet homme que j’avais bien connu, nous  
 “ ne réussîmes à produire qu’un pitoyable général  
 “ Wolfe.”

Il faut être affligé de l’obstination assez naturelle à un octogénaire, pensai-je à part moi, pour se refuser à l’évidence après des preuves aussi convaincantes que celles que je viens de lire ; et nonobstant cette sage réflexion, je secouais la tête d’un air négatif. J’étais certain que ma mémoire ne me faisait pas défaut : en effet, comment aurais-je oublié un fait aussi important, moi qui me rappelle les choses les plus insignifiantes de mon enfance et de ma jeunesse ? Sous cette impression, je demandai à mon vénérable ami le Député-Commissaire-Général Thompson, s’il avait connu la famille Cholet que j’ai moi-même connue ?

—Certainement, me dit-il, deux frères qui étaient menuisiers.

—Croyez-vous, repris-je, que ces deux menuisiers fussent les sculpteurs de la statue du Général Wolfe ?

—Vu leur âge, répliqua-t-il, je ne le crois pas ; mon père m’a souvent dit que Phipps avait érigé cette statue avant que la Cathédrale catholique de la ville de Québec, brûlée pendant le siège en 1759, fût recons-

truite, car Phipps, boucher de son métier, et je dois le dire à sa honte, s'était alors emparé des mesures de cette église pour y parquer ses animaux.

M. Thompson, un des hommes les plus respectables que je connaisse, paraissait peiné en faisant cet aveu. Mais ce fut un trait de lumière pour moi.

Il ne s'agit maintenant, pensai-je après cette conversation, pour dissiper tout doute sur les sculpteurs de cette statue, que d'établir l'époque précise des travaux de reconstruction de la cathédrale de Québec et de me procurer ensuite les extraits de baptêmes des Cholet que j'ai connus. Je soumis ce qui précède à mon éminent parent et ami M. L'abbé Casgrain, et deux jours après l'infatigable Abbé me communiquait les renseignements que je désirais.

“ L'église cathédrale, construite à neuf pendant les  
“ années 1746-47 et 48, fut incendiée de nouveau en  
“ 1759 pendant le siège de Québec.

“ Après la rentrée des paroissiens dans la ville, les  
“ cérémonies du culte furent faites dans l'église des  
“ Ursulines jusqu'au 4 décembre 1764, et ensuite dans  
“ la chapelle du séminaire reconstruite depuis le siège.

“ L'église cathédrale fut reconstruite pendant les  
“ années 1768-69-70-71.

“ L'inauguration de l'église eut lieu le 14 avril 1771.

Passons maintenant à la généalogie de la famille Cholet que je dois aussi à l'obligeance de monsieur l'abbé Casgrain.

“ Le premier Cholet venu en Canada fut Pierre  
“ Cholet, charpentier, fils de Jacques Cholet, et de  
“ Marie Blanchard de la paroisse de Saint-George dans  
l'île d'Oléron, Evêché de Xaintes. Il se maria le 4

“ février 1743 à Marie-Catherine Pelot dite Laffèche.

“ Il eut pour fils :

“ Pierre né le 26 avril 1743, décédé le 12 septembre de la même année.

“ Timothée né le 7 octobre 1744.

“ Louis-François né le 25 mars 1746, décédé le 16 janvier 1748.”

Marie-Catherine née le 19 octobre 1747.

Marguerite née le 25 mars 1749.

Pierre né le 20 octobre 1750.

Louis né le 13 septembre 1751, mort le 19 du même mois, 1751.

Ignace né le 20 octobre 1752.

Jean né le 20 décembre 1754.

Louise-Charles née le 25 avril 1756.

Dominique né le 22 janvier 1758, mort le 23 janvier 1758.

Ives né le 8 avril 1761.

Il ressort des deux extraits authentiques que je viens de citer, qu'en supposant même que la statue de Wolfe n'aurait été sculptée que lorsque l'église paroissiale fut livrée au culte en 1771, Ives Cholet ne peut en être l'auteur, puisqu'il avait à peine dix ans à cette époque; et si l'on ajoute foi à la version de Monsieur Thompson, il en aurait eu à peine cinq. Ainsi me voilà libéré quant à l'omission que l'on m'a reprochée à son égard.

Pour Hyacinthe Cholet, dont j'ai déjà parlé, il paraissait beaucoup plus jeune que son frère Ives et il m'a souvent raconté que pendant le siège de Québec par les Américains en l'année 1775, il jouait au soldat avec les gamins de la cité. Nous étions, me disait-il,

divisés en deux camps : l'armée anglaise et l'armée américaine, nous livrant de rudes combats avec des pelotes de neige, faisant autant de vacarme que ceux qui assiégeaient et défendaient la ville de Québec. Quoique l'acte de baptême de Hyacinthe manque dans les registres, cette circonstance prouve jusqu'à l'évidence qu'il n'était qu'un bien jeune enfant en l'année 1771 et qu'à lui non plus ne revient l'honneur d'avoir travaillé à la statue du Général Wolfe.

Les Cholet ne parlaient jamais d'un de leurs frères tué dans une rixe pendant la fête paroissiale de Beauport. Il avait eu le crâne fracassé d'un coup de bouteille par son ennemi. C'était, je suppose, un sujet douloureux dont le souvenir les attristait ; mais ma famille m'a souvent raconté la fin déplorable de ce malheureux jeune homme, ajoutant que par égard pour la vieille mère et la sœur du meurtrier, les parents de la victime se désistèrent de toute poursuite. Mais le sang innocent criait vengeance au ciel et la main de Dieu pesait sur le meurtrier ; les furies vengeresses entrèrent dans l'âme de D.....et avec elles la soif du meurtre. Condamné à Montréal à un long emprisonnement pour un second assaut en tirant un coup de pistolet à bout portant sur un homme qu'il soupçonnait de vouloir l'arrêter pour dettes ; loin de rentrer en lui-même, il n'en fut que plus altéré de sang après avoir subi sa sentence. D.....entra ensuite au service d'un négociant qui commerçait dans le Nord-Ouest, je crois, et assassina son maître. Ramené à Québec et condamné à mort pour ce second meurtre, il fut exécuté à Montréal. Mon ami le Major Lafleur qui semble un répertoire vivant des temps anciens, me montrait hier la maison que la mère et la sœur de D.....habitaient à

Québec, lorsque, le cœur brisé, elle s'exilèrent à la Nouvelle-Orléans.

J'ignore lequel des Cholet fut assassiné par D..... D'après les registres de la fabrique de Québec, ce doit être, soit Pierre né en 1750, ou Jean né en 1754. Les actes mortuaires me manquent.

Ce fut le jour des morts de l'année 1794 que j'entrai dans le pensionnat des sœurs Cholet. La prière du soir se fit en commun, et la vieille Catiche (Catherine) après avoir récité les prières ordinaires et le chapelet des morts, ajouta : Prions pour l'âme du pauvre Ignace. Je lui demandai ensuite quel était cet Ignace. C'est un de nos frères, me dit-elle, parti pour les voyages (expression usitée parmi le peuple), il y a près de vingt ans, et les dernières nouvelles que nous en avons reçues étaient qu'il avait péri dans un naufrage.

L'été suivant, sur la brune, entre un matelot qui paraissait entre deux vins. Il s'appuya le dos contre la porte et commença une conversation en langue anglaise que personne ne comprenait, à part les *god-dam* dont il l'assaisonnait. Les pauvres filles qui étaient seules avec moi eurent peur et me dirent :

—Cours chercher Hyacinthe.

Je voulus sortir, mais le matelot me repoussant du bras, me dit en français :

Reste en panne, mousse, pour le quart d'heure, sinon je te jette par dessus le bastingage ; et il montrait la fenêtre du second étage où nous étions.

Les femmes un peu rassurées, en l'entendant parler leur langue, mais prenant sa menace au sérieux, le prièrent de ne point faire de mal à l'enfant ; et lui demandèrent ce qu'il voulait.

—Ce que je veux, tonnerre du diable ! vous embrasser



toutes deux, quoique vous soyez, mes belles dames, un peu endommagées par la houle des années.

—Vous n'êtes guère poli pour un Français, dit Catiche qui rasait la cinquantaine.

—Il paraît, calme et tempête ! que vous n'aimez guère qu'on parle des avaries que les vagues ont faites à vos manœuvres supérieures ! Mais point de rancune ; je viens vous donner des nouvelles d'un luron que vous appelez, il y a vingt ans, votre frère Ignace.

—Quoi ! le pauvre Ignace serait encore vivant ! s'écrièrent les deux sœurs, nous qui avons tant prié pour lui et même fait dire des messes pour le repos de son âme !

—Les messes et les prières, mes sirènes, lui sont inutiles pour le petit quart d'heure, car il n'est guère meilleur sujet aujourd'hui qu'il ne l'était quand il vous a fait ses adieux il y a vingt ans ; à moins que ça soit un à compte sur celles que vous lui ferez dire quand le *botswain* lui fera faire le plongeon dans l'Océan avec un boulet de trente livres aux pieds.

—Asseyez-vous, Monsieur le Matelot, dit Charlotte, et parlez-nous de ce pauvre Ignace.

—Je veux qu'un requin me croque tout cru, fit le matelot, si ces deux bégueules me reconnaissent ! Allons venez embrasser Ignace, envoyez chercher Hyacinthe, et Ives et Marguerite (la veuve Corbin) s'ils ne sont pas à fond de cale.

Toute la famille fut bien vite réunie ; il y eut fête et souper improvisé chez la veuve Corbin, et Ignace ne retourna à bord du navire, dans lequel il était charpentier, que le lendemain matin.

Ignace Cholet, quoique naviguant depuis vingt ans, n'était pas matelot proprement dit ; il était charpentier et comme tel jouissait de certains privilèges dont un des plus importants était d'être exempt de la *press* pour les vaisseaux de guerre, à laquelle tous les matelots étaient exposés. C'est la seule fois que je l'ai vu, c'était l'époque de mes vacances, et lorsque je fus de retour à Québec, il était parti. Sa famille n'en a eu ni vent ni nouvelles depuis.

Voici donc le seul Cholet que j'aie connu, quoiqu'il passât comme une ombre dans mes souvenirs d'enfance, qui aurait pu travailler à la statue du Général Wolfe, car, né en 1752, il aurait eu dix-neuf ans lorsqu'elle fut sculptée. Mais si l'on admet la version de Monsieur Thompson, il n'en aurait eu alors que quinze à seize. Il est pourtant certain que cette statue est l'œuvre de la famille Cholet de ma connaissance ; c'était la seule de ce nom dans la ville de Québec. Tous les Canadiens se connaissaient alors ; il n'y avait qu'une seule église paroissiale, et il aurait été difficile qu'il en fut autrement.

Mais j'en reviens à mes moutons ; comment se fait-il que la famille Cholet ait gardé le silence sur une statue qui était l'œuvre de leurs frères. Je m'y perds. Une omission de ma part à ce sujet ne peut intéresser le lecteur ; et quant à mon vieil ami Ives, j'en demande pardon à ses mânes si je suis coupable, mais aussi pourquoi n'avait-il que dix ans lorsque la statue fut sculptée ?

Il est cependant évident que la statue du Général Wolfe est l'œuvre de deux des frères de la famille Cholet ; je ne puis avoir aucun doute à cet égard, mais pour concilier le tout, ne peut-on pas supposer que

celui des frères Cholet qui fut assassiné d'une manière si barbare, ayant travaillé à cette statue, il répugnait à la sensibilité de sa famille de l'associer à une œuvre qui évoquait de si cruels souvenirs? Et de là son silence.

P. A. DE GASPÉ.

L'extrait mortuaire suivant, que je dois à l'obligeance de M. l'abbé Tanguay, lève tout doute quant à Hyacinthe Cholet qui n'était âgé que de huit ans, lorsque la statue de Wolfe a été sculptée: " Registre " de Saint-Nicholas, le 23 décembre 1820, sépulture " d'Hyacinthe Cholet, menuisier, époux de Josephthe " Blondin, âgé de 57 ans etc." J'étais en effet sous l'impression qu'il était mort dans cette paroisse, après l'année 1818, chez le fils de sa femme, monsieur André Bezeau.

P. A. DE G.



## LES DEUX VOIX DU MONDE.

Sur leurs trônes croulants les rois se sont émus,  
Les peuples terrifiés ont relevé la tête ;  
Et tous ont écouté comme un bruit de tempête,  
Comme des cris puissants sur les flots répandus,  
Que les vents apportaient des quatre coins du monde.  
Or parmi ces grands bruits et ces grandes rumeurs,  
L'oreille distinguait deux immenses clameurs,  
Fortes comme les voix de l'ouragan sur l'onde,  
Qui résonnaient au loin et jetaient dans les cœurs  
L'allégresse riante et la douleur profonde,  
Les espoirs consolants et les sombres terreurs !

L'une disait : belle Italie,  
Toi qui régnas sur l'univers,  
Relève ta tête avilie,  
Tes enfants vont briser tes fers.  
Entonne un hymne d'allégresse,  
Souris à ton ciel embaumé,  
Reprends ton antique jeunesse ;  
Ton beau soleil s'est ranimé !

Assez gémir, pauvre captive,  
Sous la main de fer des tyrans.  
N'entends-tu pas, là, sur la rive  
Les cris vainqueurs de tes enfants ?

Ne vois-tu pas briller un glaive  
 Au-dessus de tes oppresseurs ?  
 Non, non, ce n'est pas un vain rêve ;  
 Ils sont nés tes libérateurs !

Assez longtemps courber la tête  
 Devant d'ignobles préjugés.  
 A bas ! A bas ! le faux prophète !  
 Que les principes soient vengés !  
 Que bientôt la Raison humaine,  
 La Justice et la Liberté  
 Reprennent partout leur domaine  
 Et renversent la papauté.

Assez longtemps la tyrannie  
 Des prêtres et des cardinaux  
 Vous abreuva d'ignominie  
 Et d'outrages toujours nouveaux ;  
 Italiens, peuple de braves,  
 Encor quelques jours de combats,  
 Et vous ne serez plus esclaves  
 Des caprices des potentats.

Que le préjugé qui succombe  
 Demande au ciel des protecteurs,  
 Et que le despote qui tombe  
 Appelle des libérateurs !  
 La révolution sublime,  
 Ouvrant sa gueule de lion,  
 Engloutira comme un abîme  
 Tous les ennemis de son nom !

Car l'ère nouvelle est venue  
 Et la vérité doit enfin,  
 Comme l'éclair, percer la nue  
 Et découvrir le vrai chemin.

C'en est fait des vieilles croyances ;  
Le monde en est enfin lassé ;  
Il lui faut d'autres espérances :  
Le règne du Christ est passé !

Déjà l'Europe est dans l'attente  
De ce renversement total ;  
La tyrannie est chancelante  
Sur son infâme piédestal !  
Déjà l'Italie est en face  
Des bords du nouvel avenir,  
Et ses destins, quoique l'on fasse,  
Doivent aujourd'hui s'accomplir.

Courage donc, belle Italie,  
Toi qui régnas sur l'univers,  
Relève ta tête avilie,  
Tes enfants vont briser tes fers.  
Entonne un hynne d'allégresse  
Souris à ton ciel embaumé,  
Reprends ton antique jeunesse ;  
Ton beau soleil s'est ranimé !

---

L'autre voix résonnait dans le fonds des vallées,  
Sur la cime des bois, sur la crête des monts,

Comme les sonores volées  
Que les cloches du soir envoient par les vallons,  
Comme les flots pressés des fanfares de sons  
Dont l'orgue harmonieux emplit par intervalles  
Les portiques sacrés des grandes cathédrales.  
C'était comme un orchestre immense, universel,  
Jetant ses grandes voix jusqu'aux voûtes du ciel.

O siècle infâme ! disait-elle,  
Il ne manquait plus à ton front  
Que l'ignominie éternelle  
D'oser vouloir jeter l'affront  
A la plus sublime figure  
Qui brille en cet âge pervers !  
D'oser, aux yeux de l'univers,  
Profaner de ta main impure  
Tout ce que ce monde exécère  
A de plus grand, de plus sacré !

Arrière, siècle abominable,  
Et vous, ses criminels enfants,  
Qui flattez son rêve coupable,  
Et portez ces drapeaux sanglants !  
L'Eglise et sa tête suprême,  
Ce sont des puissances de Dieu  
Qui ne craignent ni fer, ni feu,  
Parce que le Verbe lui-même,  
Dieu, l'Eternelle vérité,  
Leur promet l'immortalité !

La Papauté ! c'est un grand arbre  
Dont le tronc est de diamant,  
Dont les assises sont de marbre  
Et qui touche le firmament !  
La Papauté ! c'est un colosse  
Que l'homme ne renverse pas ;  
Et quand des milliers de soldats  
Seraient à lui creuser sa fosse,  
Nous la croirions debout encor  
Avec son diadème d'or !

C'est une immense pyramide  
Assise sur tous les pouvoirs,



Qui dresse sa tête intrépide  
 Au-dessus des nuages noirs !  
 Et quand le flot vainqueur des âges  
 Et la puissance des tyrans  
 N'ont pu, pendant dix-neuf cents ans,  
 La renverser sous leurs orages,  
 Vous espérez, peuples de nains,  
 La voir s'écrouler sous vos mains !

Pauvres insensés qu'on égare,  
 Ne connaîtrez-vous donc jamais  
 Que l'on ne souille pas la tiare  
 Comme la pourpre des palais ?  
 En vain aurez-vous pour complices  
 La force ignoble des Césars,  
 Judas, portant vos étendards,  
 Vos scribes et leurs artifices ;  
 En vain, pour la centième fois,  
 Dresserez-vous encor la croix ;

Le Christ n'aura pas deux Calvaires !  
 Allez donc, ô fiers potentats,  
 Levez vos sanglantes bannières  
 Et vos légions de soldats ;  
 Conduisez vos grandes armées  
 Contre les prêtres du Seigneur.  
 Peut-être acquerez-vous l'honneur  
 D'enchaîner des mains désarmées,  
 De courber quelques fronts tremblants  
 Et de souiller des cheveux blancs.

Peut-être pourrez-vous sur Rome  
 Aller planter votre drapeau,  
 Et proscrire celui qu'on nomme  
 Le Représentant du Très-Haut.

Mais il restera Roi du monde,  
 Puisque son *Royaume est du ciel !*  
 Le front levé vers l'Éternel,  
 Il ira sur la mer profonde,  
 Et comme le Christ autrefois,  
 Il la calmera de sa voix.

Et toujours, comme un phare immense,  
 Dominant l'horison des temps,  
 Eclairant le monde en démençe  
 Et dirigeant ses pas errants,  
 Comme l'étoile merveilleuse  
 Conduisant les mages vers Dieu,  
 Comme la colonne de feu  
 Dont la lueur miraculeuse  
 Guidait les enfants d'Israël  
 Aux champs promis par l'Éternel,

La Papauté, victorieuse,  
 Souveraine de l'univers,  
 Voguera, calme et radiense,  
 Sur les flots des âges pervers,  
 Comme autrefois l'arche sublime  
 Flottant sur les cimes des monts.  
 Peuples et Rois, courbez vos fronts,  
 Et, sur les vagues de l'abîme,  
 Comme un char d'immortalité,  
 Laissez passer la Papauté !

Ainsi disaient les voix dans l'horison immense,  
 Et la terre inclinée écoutait en silence ;  
 Et les mortels, rêvant aux siècles à venir,  
 S'entredisaient tremblants : que va-t-il advenir ?

.....

La main de Dieu planait, rayonnante, sublime,  
    Au-dessus de l'immensité,  
Comme autrefois l'Esprit sur les eaux de l'abîme ;  
Et les saints habitants de la sainte cité  
Regardaient, étonnés cette main foudroyante  
Qui semblait se suspendre aux profondeurs du ciel,  
Et jeter à la terre un défi solennel !  
Elle était immobile, et grande et menaçante,  
Elle semblait attendre et nul ne connaissait  
Combien de temps encor cette main attendrait.  
Même les Immortels ignoraient ce mystère,  
    Car c'étaient un secret de Dieu !  
Mais sur les pans du ciel un long glaive de feu  
Inscrivait lentement les destins de la terre ;  
Et des voix, qui passaient dans le ciel solitaire,  
Disaient à ceux qui croient : "séchez, séchez vos pleurs,  
" Car vos cris sont montés jusqu'à Dieu votre Père,  
" Et bientôt va briller le jour de ses fureurs ! "

A. B. ROUTHIER.



LE

## VILLAGE INDIEN DE LA JEUNE LORETTE

(TRADITION.)

Tout le monde connaissait à Québec, il y a quelques quarante ans, Ohiarek8en<sup>1</sup>, sauvage de la tribu des Hurons surnommé le Grand Louis. C'était un homme d'une haute stature et marchant toujours les épaules effacées de l'air superbe d'un empereur romain. Ce philosophe naturel, sans avoir étudié dans nos collèges, n'en était pas moins un logicien redoutable. Il savait que sa tribu, presque réduite à néant, avait été jadis une grande et puissante nation; qu'elle régnait alors en souveraine sur une immense étendue de forêts, lacs et rivières; que les visages pâles s'étaient emparés de ses vastes possessions et l'avaient même frustrées d'un certain fief ayant nom Saint Gabriel, dont eux, les Hurons, avaient perdu les titres. Et comme l'Indien ignorait les scrupules des blancs, quand il s'agit

---

1. Le chiffre 8 se prononce comme *ou* en langue huronne. Ohiarek. 8en signifie le serpent.

de dépouiller le faible, il en conclut assez naturellement qu'ils n'en avaient agi ainsi qu'en vertu du droit du plus fort. Partant de ce principe, le Grand Louis pensait qu'il pouvait, lui aussi, légalement et en conscience, prélever de temps à autres, un petit tribut d'eau-de-vie sur les canevettes de citoyennes au visage pâle de la ville de Québec et des environs, en l'absence de leurs protecteurs naturels. Et il ne s'en faisait pas défaut. J'avais donc raison de dire que ce philosophe naturel était un logicien formidable.

O'était vers l'année 1816, sur les cinq heures de relevée d'un beau jour du mois de juin, que, me proposant de faire le lendemain une partie de chasse et de pêche au lac Saint-Charles, je vins demander l'hospitalité pour la nuit à mon vieil ami Monsieur Bedard, curé de Saint-Ambroise, et autrefois directeur du petit séminaire de Québec, que je n'avais pas vu depuis son retour des missions chez les sauvages du golfe Saint-Laurent. Mais en l'absence de ce digne prêtre, qui ne devait être de retour que tard le soir, je poussai jusqu'au village indien de Lorette, situé à une petite distance du presbytère de Saint-Ambroise. Je me promenais sur la brune le long de la jolie rivière Saint-Charles, sur laquelle est situé le bourg, lorsque je vis à quelques pieds au-dessus de la chute, l'image d'un homme, réfléchi dans les eaux limpides qui coulaient à ses pieds. En m'approchant, je reconnus Ohiarek8en, le dos courbé, les bras croisés et le menton appuyé sur la poitrine. Le Grand Louis était sobre, il rêvait.

Bonjour, mon frère, lui dis-je.

Mais le Huron garda le silence, et ce ne fut qu'à la deuxième ou troisième interpellation, qu'il marmotta quelques mots dans le dialecte indien.

—Est-ce que tu ne parles pas français ce soir ? lui dis-je.

—Et toi, répliqua-t-il, parles-tu le huron ?

—Non, fis-je.

—C'est pourtant une belle langue ! observa l'indien.

—A quoi me servirait l'idiome huron ? répliquai-je ; il y a tout au plus vingt indiens de votre village qui sachent le parler aujourd'hui, et dans trente ans, il n'en restera pas un seul.

—Es-tu venu ici, fit le Huron, pour me reprocher l'extinction de ma race ? Va-t-en.

Et il reprit son attitude pensive.

—Dans trente ans, lui dis-je, vous aurez tous du bon sang français dans les veines.

L'indien se redressa avec fierté, et s'écria :

—Dans trente ans, le sang huron qui coulait dans les veines de mes aïeux aussi pur que l'eau limpide de cette cataracte, sera alors aussi bourbeux que l'eau croupie des marais dans lesquels barbotent les grenouilles !

Je sentis toute l'amertume du sarcasme que je m'étais attiré, et une rougeur subite me monta au visage. Ohiarek8en avait dit vrai ; lorsque le sang indien coulait pur dans les veines du Huron, les peaux rouges étaient exempts des vices hideux que les visages pâles leur ont communiqués. Ohiarek8en avait dit vrai : le fier Huron, autrefois la terreur de tous les aborigènes de l'Amérique du nord, n'existera plus. Le sang pur qui coulait dans les veines du Huron et qui en faisait une race de héros et de chasseurs redoutables, ressemblera à l'eau bourbeuse des marais.

J'allais me retirer tout confus de la rude leçon que le Grand Louis m'avait donnée ; mais comme je désirais obtenir quelques renseignements auxquels je tenais beaucoup, je lui dis :

—Faisons la paix, mon frère ; je suis fâché de t'avoir fait de la peine, je t'en demande pardon ; et n'y pensons plus.

—Mais moi j'y pense, fit le Huron, je suis ici chez moi ; va-t-en, ne trouble plus mon repos.

Et il reprit sa première attitude pensive.

Comme je vis que l'indien était sourd à tous mes arguments, et que j'en connaissais un qui ne manquerait pas de le rendre plus sociable, je tirai des poches de ma blouse le petit flacon de brandy, compagnon de tout chasseur à cette époque, et probablement encore aujourd'hui, nonobstant les cartes de tempérance ; et je lui dis :

—Prends un coup et faisons la paix.

Le Huron ne me fit d'abord aucune réponse, mais le glou-glou du liquide, lorsque je le versai dans une petite coupe, et plus encore le parfum de l'alcool, le firent redresser, et il avala d'un trait une petite roquille d'eau-de-vie.

—Tu as de bonne boisson, Gaspé, me dit-il en me rendant la coupe.

—Je savais bien, ours mal léché, pensai-je à part moi, que je te délierais la langue.

—Maintenant, mon frère, repris-je tout haut, j'asons d'amitié. Est-il vrai qu'il est de tradition parmi les Hurons de Lorette, que leur village restera stationnaire n'augmentant ni ne diminuant, parce qu'un énorme



serpent se baigne toutes les nuits dans la rivière où nous sommes et dont vous buvez l'eau ?

— Qui t'a fait ce conte ? reprit vivement le Huron en sortant des habitudes froides et réservées des hommes de sa race.

— Une personne qui doit le savoir aussi bien que toi : Vincent-Ferrier Sasennio<sup>1</sup> qui a fait ses études au Séminaire de Québec, où il a pensionné avec moi pendant plusieurs années.

— Sasennio, répliqua le Huron, aurait fait beaucoup mieux de lire ses livres latins, puisqu'il voulait se faire prêtre, que de bavasser à tort et à travers de choses qu'il ne connaissait pas.

Et le Grand Louis reprit sa première attitude d'un air bourru, et garda longtemps le silence, malgré les questions dont je le pressais.

— Va-t-en, me dit-il à la fin, je ne t'aime pas, j'ai été chez toi, il y a cinq ans, j'étais sobre, je t'ai parlé poliment et je t'ai dit : Gaspé, les messieurs canadiens aiment la viande de castor pendant le carême, et Louis est un grand chasseur ! C'est vrai, m'as-tu répondu, et si tu m'apportes du castor, je te payerai généreusement. Je n'en suis pas en peine, t'ai-je répondu, mais, vois-tu, mon frère, le chasseur ne peut vivre dans la forêt sans poudre et sans plomb, et il lui faut aussi de la farine pour faire la sagamité ; prête-moi cinq piastres et je te payerai en viande de castor. Tu m'as ri au nez, et tu as crié à la façon des sauvages : houa ! tu boiras

---

1. Sasennio est un nom de guerre d'origine iroquoise.

mon argent, Louis, et la viande de castor, que tu m'apporteras, ne m'enrichira pas le cœur. <sup>1</sup>

Je vis bien que le Huron était très-altéré et qu'il me cherchait une querelle d'Allemand pour boire un autre coup de mon eau-de-vie. Il avait trop de perspicacité pour ne pas s'apercevoir que je tenais beaucoup à m'instruire de la tradition dont je lui avais parlé ; mais, avec la dissimulation naturelle aux sauvages, il prenait un détour pour en venir à ses fins :

—Voyons, Louis, oublions l'affaire du castor, faisons la paix et je te donnerai un coup pour en ratifier les articles qui sont : 1°. que tu me conteras l'histoire du grand serpent, sans en rien omettre, et 2°. que tu n'auras soif que lorsqu'elle sera achevée.

—C'est bien ; donne toujours, fit le Huron.

—C'était une restriction mentale dont je ne fus pas la dupe, mais qui m'inquiétait fort peu, car je tenais la clef de la cave. Ohiarek8en avala un autre coup de brandy, serra les lèvres et dit ensuite :

—Ton flacon est vide ?

—Tu te trompes, mon vieux, répliquai-je, il est à peine entamé ; quand je pars pour la guerre, je suis toujours pourvu de bonnes et abondantes munitions.

—Mais, dit l'Indien, qui ne perdait pas la tête et qui avait une arrière-pensée, si tu me donnes toute ton eau-de-vie, il ne t'en restera plus ?

—C'est clair, Louis ; on ne peut raisonner plus logiquement, mais n'aie pas d'inquiétude, je ferai alors

---

1. J'ignorais alors que Ohiarek8en remplissait ses engagements avec une exactitude scrupuleuse envers ceux qui lui faisaient des avances ; et de là mon refus.

remplir mon flacon par mon ami le curé de saint-Ambroise. Conte-moi maintenant l'histoire du grand serpent.

Le Huron, rassuré sur un sujet qui l'intéressait très-fort, commença en ces termes.

### LEGENDE DU GRAND SERPENT.

Les Hurons n'ont pas toujours été la poignée d'hommes que tu vois dans ce village ; leurs guerriers, aussi nombreux que les étoiles du ciel pendant une belle nuit, faisaient trembler, autrefois, toutes les nations de l'Amérique du Nord, depuis les grands lacs jusqu'au bas du fleuve Saint-Laurent. Si le Huron campait au bord d'un lac ou d'une rivière, quel ennemi aurait été assez brave pour en troubler les eaux ? Quel chasseur ennemi aurait osé approcher à un mois de marche de sa bourgade ! Quand un grand chef Huron frappait le poteau de sa hache, les arbres tremblaient comme dans les grandes tempêtes, et leur feuilles couvraient au loin le sol, comme si un ouragan terrible eût passé sur la forêt. Vois, dit avec tristesse Ohiarek8en en étendant le bras vers son village, vois ce qui nous reste maintenant de tant de grandeur et de tant de gloire !

La tête du Huron retomba sur son sein, et je contemplai longtemps en silence son image dans le miroir de l'eau. Un artiste l'aurait pris pour modèle de la statue du malheur.

—Laissons, mon frère, lui dis-je, ces pénibles souvenirs ; je connais l'histoire de ta nation, ses exploits guer-

riers, sa grandeur et ses infortunes. Continue, je te prie, la légende du grand serpent.

—C'était peu de temps après que ma tribu eût laissé Sillery pour venir habiter cette terre, qu'un vieil Huron, un saint homme de Huron, nommé Haouroukaé<sup>1</sup> revenant très-fatigué de la chasse, par une nuit sombre, se coucha sur le bord de cette rivière, que les Français ont appelée Saint-Charles, et dont le nom primitif en huron est Oriasenrak, savoir, rivière à la truite. Il s'endormit à environ un arpent plus bas que le lieu où nous sommes. Pendant l'été, un Indien dort aussi bien et même mieux sous un arbre, quand il fait chaud, que dans une maison ou dans une cabane. Le vieillard eut un songe pendant son sommeil. Une belle femme, habillée en soie écarlate, lui apparut; ses yeux, de couleur grenat, brillaient comme des étoiles.

—“Haouroukaé! dit-elle d'une voix aussi douce que celle des petits oiseaux dans leurs nids, Haouroukaé! avant que de nouvelles feuilles sortent des bourgeons des arbres de cette forêt, tu dormiras pour toujours.”

—Merci, dit le Huron dans son rêve; ce qui reste de sang dans les veines du vieux Haouroukaé, après en avoir tant versé dans les guerres contre ses ennemis et ceux des Français, ne coule plus que goutte à goutte; son corps pèse sur ses jambes, et il ne cherche que le repos.

—Je t'aime, dit la belle femme, tu es un bon chrétien, l'exemple de ton village, et je t'ouvrirai les portes du ciel.

Haouroukaé s'éveilla, mais la belle femme avait disparu. Le vieillard conta son rêve, le lendemain, au

---

1. L'auteur n'est pas positif quant au nom de cet Indien.

missionnaire, et le prêtre lui dit que c'était Notre-Dame de Lorette, la patronne du village, qui lui était apparue. Et le vieillard était tout joyeux, et il disait à ses amis : J'irai bien vite me reposer au ciel; la bonne Vierge me l'a promis.

Après la mort de Haouroukaé, plusieurs vieillards, espérant avoir de bons rêves, allèrent aussi dormir sous l'arbre où il avait vu Notre-Dame de Lorette, mais la bonne Vierge ne voulut pas leur envoyer de songes.

Il y a toujours eu de méchantes gens parmi les visages pâles, comme parmi les peaux rouges, continua philosophiquement Ohiarek8en, et il y en aura encore après nous.

—C'est vrai, mon frère; lui dis-je, ta réflexion est profonde, et prouve que tu connais le cœur humain; mais ça n'a aucun rapport à l'histoire du grand serpent.

—Tu vas voir que oui, fit le Huron; si les blancs n'avaient pas vendu du rum aux Indiens, Otsitsot<sup>1</sup>, que les blancs appellent le Carcajou, ne nous aurait pas attiré la visite du grand serpent. Otsitsot était un jeune Huron qui trafiquait jusqu'à sa couverture, pour acheter de l'eau-de-feu, comme nos anciens appelaient le rum. Il se moquait des bons chrétiens qui allaient

---

1. Le mot Otsitsot signifie, en langue huronne, le malfaisant; et si l'on en croit les récits des aborigènes de l'Amérique du Nord, ainsi que ceux des anciens chasseurs canadiens, l'Otsitsot n'aurait pas volé son nom. Ils s'accordaient tous à lui attribuer un esprit de malveillance et d'espionnerie quasi-diaboliques. L'Otsitsot éventait non-seulement les *attrapes* (pièges) des chasseurs indiens des anciens jours, et les détruisaient; mais il aurait aussi deviné le mécanisme des armes à feu. Il ouvrait les bassinets des fusils, que les chasseurs tendaient dans la forêt, et les remplissait de neige et le plus souvent d'immondices.

dormir sous l'arbre de Haouroukaé, et disait : Si je savais que Notre-Dame de Lorette me fit voir une bonne bouteille d'eau-de-feu, j'irais, aussi moi, me coucher sous l'arbre qui donne de bons rêves.

Mais les bons chrétiens lui disaient : Tu parles mal mon frère, et il t'arrivera malheur.

Otsitsot se moqua d'eux, et, le soir même, il était sous l'arbre de Haouroukaé. La nuit était sombre, et il se mit à fumer en attendant le sommeil. Il était là ruminant ses malheurs, lorsqu'il entendit, bien loin dans le nord, une secousse comme si la montagne eût frémi ; et ensuite un bruit dans la forêt comme si un corps pesant s'y fut frayé un passage, en écrasant les arbres et les arbrisseaux par où il passait. La terre trembla comme quand les soldats traînent un gros canon dans les rues de la ville de Québec, lorsqu'il traversa notre village. Un corps pesant plongea dans la rivière à quelques pieds du Carcajou, et tout tomba dans le silence.<sup>1</sup> Une grande clarté sur la rivière l'éblouit un instant, et il vit ensuite que cette lumière sortait des yeux d'un grand serpent, dont la tête était élevé à une

---

1. La tradition du Grand Serpent est encore vivace parmi les Indiens de la Jeune Lorette. Paul Tahourhenché (Point du Jour) me disait récemment que les anciens de sa tribu avaient suivi, le matin, les traces que le serpent avait laissées en passant, la nuit, dans leur village ; mais qu'ils les avaient perdues sur les galets de la rivière Saint-Charles, à environ un arpent plus bas que leur église. Que le sillon, qu'il avait fait sur la terre, ressemblait à celui qu'aurait laissé un immense arbre de pin qu'on aurait traîné ; mais ajoutait Paul, je n'ai jamais entendu dire que le village devait rester stationnaire parce que le serpent se baignait dans l'Oriaßenrak.

Il reste toujours quelque chose des impressions de l'enfance ; ce qui me fait croire qu'il répugnait à la susceptibilité de Paul de faire un aveu humiliant pour sa tribu, car il ajouta : " C'est vrai que mon

dizaine de pieds au-dessus de l'eau. Ce reptile avait une longue crinière comme un cheval, et à mesure qu'il la secouait, il en sortait des flammèches qui pétillaient comme un sapin embrasé ; en sorte que les écailles couleur d'argent qui lui couvraient la peau, brillaient comme des lames d'or frappées par les vifs rayons d'un beau soleil du midi. Le serpent ouvrit une grande gueule armée de dents semblables à des bayonnettes, et cria d'une voix de tonnerre, qui ébranla les deux rives : Je hais la race des Hurons, mais je t'aime, toi, le Carcajou ; je veux être ton ami et te faire du bien.

—Merci de ta préférence, mon frère, dit Otsitsot dont les dents claquaient dans la bouche, mais ne pourrais-tu pas adoucir un peu ta voix qui va me défoncer les oreilles et briser le crâne ?

—Je suis le petit manitou que les anciens Hurons adoraient, répliqua le serpent, et ma voix, lorsque je suis en colère, bouleverse l'eau des lacs et des rivières, et secoue les montagnes ; mais comme je t'aime, je vais l'adoucir. Et la voix du manitou devint aussi douce que celle du rossignol.

—La robe noire nous dit que le petit manitou de nos pères était le diable des chrétiens ? fit le Carcajou, qui au lieu de notre bonne dame de Lorette, avait un dangereux voisin.

—Ton discours me surprend, répliqua le manitou,

---

village a été longtemps stationnaire, mais il augmente depuis une dizaine d'années. Paul Tahourhenché aurait pu ajouter que c'est grâce à ses talents, à sa persévérance et à son industrie que son village prospère et augmente dans des proportions notables. Ce Prince des Hurons, tout en travaillant au bien-être de sa tribu, s'est créé une belle et indépendante fortune ; et ce que j'admire en lui, c'est qu'il se rappelle avec orgueil que le sang huron coule dans ses veines.

car je sais que tu te moques de la robe noire, mais écoute, mon fils : le petit manitou est méchant comme le diable des chrétiens envers ses ennemis, et doux comme le lièvre qui vient de naître, envers ses amis. Je t'aime, vois-tu, et jasons tranquillement.

—J'ai peur, dit le Carcajou, je ne suis qu'un homme et il est difficile de jaser tranquillement avec un serpent aussi effroyable que toi.

—Qu'à cela ne tienne, fit le serpent, je vais te changer en lézard, en crapaud, en couleuvre, ou en ouarouaron ; choisis.

—Bien obligé de ta politesse, répliqua le Carcajou, j'aime mieux rester comme je suis ; mais toi ne pourrais-tu pas prendre une forme moins épouvantable ?

—Je n'ai rien à refuser à mon ami, fit le serpent, je puis me changer en ours blanc, en loup, en panthère, en serpent à sonnettes qui charmera tes oreilles, comme le son du chichicouè, <sup>1</sup> et même en homme, si tu le préfères, mon fils ?

—Je préfère la dernière forme, répondit le Carcajou.

—Il avait à peine prononcé ces paroles, que le serpent avait disparu, et qu'un petit vieillard, haut de trois pieds, dont les yeux brillaient comme ceux du chat-tigre, était en face de lui.

—Maintenant, dit le manitou, fais attention à mes paroles, et fais-en ton profit. Tu es paresseux comme un cancre, mais tu pourras dormir ou te promener toute la journée avec une bourse pleine d'argent dans ton capot.

---

1. Le bruit des sonnettes de ce serpent, quand il est irrité, a quelque ressemblance avec le Chichicouè, instrument dont se servaient les sauvages pour battre la mesure quand ils dansaient.



—Bon ! fit le Carcajou.

—Tu es fier et orgueilleux ; je te couvrirai de soie, d'écarlate et de cercles d'argent, comme un grand-chef qui rend visite à Ononthio.

—Bon ! fit Otsitsot.

—Tu es ivrogne, et tu auras toujours, dans ton sac à pétun, une bouteille d'eau-de-feu qui ne videra jamais.

—Houa ! cria le Carcajou, tu es un bon manitou, et de précaution pour tes amis.

A cette partie de son récit, mon interlocuteur serra les lèvres et cracha deux ou trois fois dans l'Oria8enrak, soit comme signe d'une soif ardente, ou, peut-être, de mépris pour l'eau qui coulait à nos pieds.

Mais comme il vit que j'étais sourd à cette marque d'altération, il marmotta entre ses dents :—Le petit manitou avait de l'esprit, il savait qu'un sauvage a toujours soif quand il a goûté à l'eau-de-feu, le petit manitou était généreux, il donnait au Carcajou de quoi l'étancher au besoin.

Comme je tenais à prouver au Huron que j'avais autant d'esprit et que j'étais aussi généreux que le petit manitou, je lui versai un autre coup d'eau-de-vie. Ohiarek8en, après s'être humecté le gosier, continua sa légende.

—Le grand-chef refuse de te donner en mariage sa fille que tu aimes, parce que tu es pauvre, paresseux, ivrogne et libertin ; et il te la donnera, quand tu seras riche, si non jè lui tordrai le cou.

—Bon ! fit Otsitsot qui tenait peu au cou de son beau-père futur.

—La robe noire veut te faire chasser par les chefs de

ton village, mais je lui jouerai tant de mauvais tours qu'il te laissera tranquille. J'enverrai des belettes qui étrangleront ses volailles, des rats et des souris qui mangeront sa viande et sa farine, qui déchireront ses hardes, ses livres et ses papiers. Je tiendrai le sabbat toutes les nuits sur sa maison avec les matous que je rassemblerai de vingt lieues à la ronde ; en sorte que, ne pouvant dormir, il laissera votre village.

—Bon ! dit le Carcajou ; mais s'il ne dort pas la nuit, il dormira le jour ; tu ferais mieux de lui tordre le cou ?

—C'est mon affaire et non la tienne, répliqua le manitou en colère ; je me changerai en loup invisible ; et l'on verra le beau vacarme que feront tous les chiens du village en hurlant, toute la journée, à l'entour de la maison de la robe noire !

—Bon ! fit le Carcajou ; mais que faut-il faire pour obtenir tes bonnes grâces ?

—Une bagatelle, mon fils, répliqua le petit vieillard : renoncer à la religion chrétienne et prier, comme les anciens Hurons, le petit manitou.

—Mais, mon père, dit Otsitsot, il y a quelque chose qui m'inquiète : c'est de savoir où j'irai coucher la première nuit, quand je mourrai ?

—Dans mon paradis, mon fils.

—Bois-t-on de l'eau-de-feu dans ton paradis ?

—En voilà une demande ! s'écria le manitou ; il y a tant d'ivrognes dans mon paradis, que je suis contraint de les tenir mort ivres, depuis le matin jusqu'au soir et depuis le soir jusqu'au matin ; sans cela ils feraient un beau vacarme !

—Quel plaisir ! ils doivent avoir ! observa le Carcajou ; je veux aussi, moi, aller dans ton paradis et t'adorer, mon père.

—C'est bien, dit le manitou, mais prête l'oreille à mes paroles : si tu retournes à la religion chrétienne, je m'en vengerai sur toi et sur toute ta race. Je commencerai par t'étrangler, je me baignerai tous les jours dans l'Oriaßenrak et votre village restera stationnaire, sans diminuer ni augmenter. Et dans cent ans, ajouta le manitou en crachant dans la rivière, la proportion du sang huron, qui coulera dans les veines des hommes de ton village, à celui du sang français, sera comme celle de ma bave mêlée aux eaux de l'Oriaßenrak.

Ayant ainsi parlé, le petit vieillard disparut. Le grand serpent éleva un instant sa tête au-dessus de l'eau, lança des flammes et disparut dans la rivière.

Comme je vis que Ohiarek8en<sup>2</sup> avait repris son attitude contemplative, je lui demandai ce que fit ensuite le Carcajou.

—Il buvait quand il avait soif, répliqua le Huron d'un air bourru.

—Que le manitou t'étrangle ! dis-je en moi-même ; ton

1. La remarque du Carcajou me rappelle un petit dialogue, dont j'ai été témoin. Deux bons ivrognes se rencontrèrent sur le marché de la basse ville.

—D'ou viens-tu ?

—Des noces.

—As-tu eu bien du plaisir ?

—Ah ! mon cher, trois jours mort-ivre, sans connaissance, hors de raison !

—Quel plaisir tu dois avoir eu !

2. Ohiarek8en signifie serpent en langue huronne ; et par une coïncidence, due au hasard, le Serpent me contait cette légende.

intention est de vider ma fiole sans finir ta légende ; mais à nous deux maintenant.

—Ecoute, Louis ; un brave Huron est un homme de parole, je me suis en conséquence fié à la tienne ; mais puisque tu refuses de tenir nos conventions, bon soir, et que le diable t'abreuve, s'il est de tes amis !

—Arrête ! arrête ! mon frère, cria le Huron ; j'ai du chagrin, vois-tu, quand je pense à tout cela, et ça me rend triste.

—Je comprends, Louis ; tu voudrais noyer ton chagrin, et je veux bien croire le remède efficace ; mais un brave Huron doit se mettre au-dessus de ces misères, et si tu es un homme de parole, donne-moi des nouvelles du Carcajou, que je pense être depuis longtemps dans les griffes du diable.

—Ohiarek8en, fit l'Indien en se redressant avec fierté, est aussi fidèle à sa promesse que la marée du grand lac qui remonte tous les jours les eaux du fleuve Saint-Laurent ; mais quant au Carcajou, les anciens n'étaient pas d'accord là-dessus, les uns disaient oui, les autres non. Il laissa le village la même nuit qu'il passa avec le manitou, et ne revint que longtemps après. Il était riche alors, et il donna un festin qui dura pendant huit jours ; le rum coulait dans le village comme l'eau de l'Qria8enrak. Ah ! c'était le beau temps, va ; la jeunesse se divertissait aux dépens du Carcajou, sans s'inquiéter où il prenait l'argent. Mais les vieillards en jasaient ; les uns disaient qu'il avait trouvé un trésor, les autres qu'il avait vendu son âme au diable ; et comme il s'absentait longtemps et souvent, quelques-uns pensaient qu'il s'était fait l'espion des Français et des Anglais, toujours en guerre alors, et qu'il pêchait avec deux lignes.

Otsitsot, après s'être diverti pendant bien des années, tomba malade et demanda Aharatenha, le docteur du village.

—Tu connais, mon frère, me dit le Huron, Aharatenha que les Canadiens appellent Coska ?

—Si je connais Coska, répliquai-je ; un homme poli, un homme d'esprit, un docteur sauvage, comme il le dit lui-même quand il soigne les Canadiens ; mais ce n'est pas lui que le Carcajou fit appeler ?

—Non, non, fit Louis ; t'as pas d'esprit, mon frère, pour un avocat, de parler ainsi ; mais, vois-tu, tous les Aharatenha ont connu bonne médecine, et c'était peut-être le grand, grand, grand-père de celui que tu connais.

Quand Aharatenha fut arrivé avec un sac plein de bons herbages, il regarda les yeux d'Otsitsot, s'assit près de son lit, et marmotta quelque chose entre ses dents.

—Que dis-tu, mon frère ? fit le malade.

—Je dis, répliqua le docteur, que tu prépares tes raquettes, car tu as un long voyage à faire.

—Mais, reprit Otsitsot d'une voix basse, tu vois bien, Aharatenha, que je suis trop faible pour marcher en raquette !

—Puisque tu ne me comprends pas, mon frère, fit le docteur, je vais te parler plus clairement : tu verras peut-être le soleil couchant ce soir, mais tu ne le verras pas lever demain matin.

—Tu connais bonne médecine, Aharatenha, fais m'en boire, et si tu me guéris, je te donnerai beaucoup d'argent !

—Quand bien même tu m'en donnerais aussi gros que les montagnes du nord, je ne puis rien faire pour

te sauver la vie : l'eau-de-feu flambe dans ton estomac, et si je te faisais boire tout l'Oria8enrak, il n'éteindrait pas plus le feu qui te dévore, que ne ferait une *tassé* d'eau versée dans une chaudière pleine de la gomme en fusion, dont on se sert pour calfater nos canots d'écorce ; il n'en sortirait que des flammes.

—Houa ! fit le Carcajou, et il se cacha la tête sous sa couverture.

—Ecoute maintenant, dit Aharatenha, tu as toujours vécu comme un chien, et si tu ne veux pas brûler, après ta mort, sur un brasier que toutes les neiges du Canada et toute l'eau du grand lac n'éteindront jamais, envoie chercher la robe noire au plus vite.

Au même instant, un petit vieillard entr'ouvrit la porte de la maison, et se mit à crier : " Dépêche-toi, Otsitsot, de faire venir la robe noire ! " Et il se prit à rire d'un rire si moqueur et si diabolique, que tous les assistants tremblèrent de frayeur.

—J'étouffe ! cria le Carcajou, on me serre la gorge ! vite ! la robe noire !

On courut chez le missionnaire, mais il était absent ; et quand il fut de retour, le Carcajou était froid comme un ouaouaron du lac Saint-Charles. Le prêtre raconta qu'un petit vieillard était venu lui dire de se rendre au plus vite à Québec, que son frère, tombé subitement bien malade, voulait le voir avant de mourir. Et les anciens croyaient que c'était un tour que le diable lui avait joué ; car, arrivé à Québec, il trouva son frère bien portant.

—J'avais raison de te dire, Louis, que le diable finirait par gripper le chien de Carcajou.

—Qu'en sais-tu ? reprit lentement le Huron ; ce

n'est pas ton affaire, ni la mienne ; il peut avoir eu un bon moment avant de mourir.

Voyant Ohiarek8en dans des sentiments si chrétiens, si charitables, je crus qu'il avait oublié la seconde clause de notre traité, et je lui souhaitai le bon soir ; mais il me la rappela bien vite, et il me fallut lui verser le coup de l'étrier.

P. A. DE GASPÉ.





## CHRONIQUE.

30 novembre, 1866.

C'est le mois des souvenirs tristes, le mois où l'on songe aux jours désolés et aux pertes irréparables. Quoique la *Chronique* soit, par nature, tenue d'aborder toute chose, le sourire aux lèvres, il faut bien qu'ici, un instant, elle oublie sa gaieté et s'incline, pensive, devant ses propres souvenirs. Et qui n'a pas les siens, amers et cruels ! Des figures que nous avons vues d'abord dans la vie, combien sont disparues et passent, voilées, dans notre mémoire ? Père bien-aimé, grand'mère joyeuse, amis fidèles, camarades des jeunes années, que d'êtres chéris ont quitté notre bras pour prendre, seul, la route funèbre ? Souvent nous les revoiyons tels qu'ils étaient, à leur place accoutumée : le père laissant voir sur sa figure, attendrie par nos légers chagrins d'enfance, toute l'affection qu'il nous portait ; la grand'mère emplissant nos poches de bonbons, en chantant un refrain politique d'autrefois ; les camarades à la sortie du collège, lorsqu'ensemble nous nous élançons dans la carrière, avec toute la vitesse, bientôt ralentie, de jambes exercées à jouer aux barre.

L'homme oublie, dit-on, et rien ne reste dans son cœur que sa propre image. L'égoïsme nous dévore et les plus chers souvenirs nous échappent. L'affection a besoin d'être ravivée sans cesse par la présence, les soins, les services de celui qui l'inspire. On ne peut contester une part de vérité en tout cela. Et cependant, il

y a des souvenirs qui ne partent jamais du cœur ; il y a des absents que l'on aime comme s'ils étaient près de nous pour recevoir les témoignages de notre affection, et pour l'honneur de qui l'on s'efforce de bien faire comme s'ils étaient encore là pour nous voir.

Nous n'avons point en Canada la coutume touchante que l'on retrouve dans la plupart des villes européennes : la coutume d'aller visiter, en foule, les cimetières, le jour des Morts. C'est une tradition que nous avons perdue et qu'il faut regretter. Il est difficile d'imaginer une plus imposante manifestation de respect à l'égard des morts, au sein d'une grande ville comme Paris, que le pèlerinage que font, ce jour-là, au tombeau de la famille, une foule de Parisiens, insoucians d'ailleurs la veille, dissipés le lendemain.

Il n'y a si triste chose qui n'ait son côté comique, on l'a dit depuis longtemps et c'est presque un proverbe que je cite là. Les funérailles ont leur côté comique. Bien des gens y assistent pour rencontrer celles de leurs connaissances qu'ils n'ont pas occasion de rencontrer autre part, pour y apprendre ou y raconter quelle fortune ou quels embarras laisse le défunt. Ils arrivent avant l'heure et un dialogue animé, des conversations intéressantes s'engagent devant la porte par où, il y a deux jours, la mort est entrée, par où, dans un instant, la mort va sortir.

La conversation s'ouvre par un court éloge du défunt : il entendait les affaires et savait souscrire lorsqu'il le fallait. Puis, on passe aux particularités.

— C'est finir bien promptement, dit l'un. La dernière fois que je l'ai rencontré, c'était, il y a dix jours, dans la rue Saint-Jean. Je ne le voyais pas, car j'avais une grosse affaire en tête ; il m'a tapé sur l'épaule, en me demandant pour combien je lui céderais la spéculation dont la préoccupation m'empêchait de voir mes meilleurs amis. Il m'offrit une prise de tabac et nous causâmes durant quelques minutes. Il me demanda conseil sur sa propriété du faubourg Saint-Jean qu'il avait envie de vendre ; c'était un homme qui savait à qui s'adresser pour avoir un bon avis. Je l'ai laissé à la porte de chez Lamontagne, où j'entraî pour faire

arranger ma montre qui ne va pas depuis que je l'ai laissé tomber, en la montant, dans mon pot à barbe. Si j'avais su que c'était la dernière fois que je le rencontrais bien portant, j'aurais continué avec lui jusqu'à son bureau. Mais rien ne m'agace comme une montre qui ne va pas, et je suis entré chez Lamontagne pour faire remettre la mienne à l'heure."

— Sa femme est au désespoir, à ce qu'il paraît, dit un autre. Elle ne se remariera pas de sitôt, s'il lui laisse de quoi vivre à l'aise. Cependant, ça ferait une bonne femme pour X., qui en cherche une depuis si longtemps. Elle tiendrait bien son ménage, sans lui faire trop de dépenses, et lui élèverait ses enfants comme il faut. Il aimerait à recevoir, elle lui ferait parfaitement les honneurs de son salon. Il faudra que je lui en parle pour plus tard, au cas où ce pauvre V. n'aurait pas laissé grand' chose.

— Savez-vous, reprend un troisième, que V. ne laisse pas le diable. Il a dépensé un argent fou à réparer sa vieille maison, et puisqu'il voulait vendre sa maison du faubourg Saint-Jean, c'est signe qu'il était joliment embarrassé. Je tiens d'un des directeurs de la Banque Nationale que l'on refusait souvent d'escompter ses billets. Il branlait dans le manche et c'était connu dans la rue Saint-Pierre. S'il n'était pas mort si vite, c'était fini, il faisait banqueroute. Toutes ses dettes payées, il ne restera pas grand' chose à sa femme. Elle va être forcée de porter un petit deuil, vous verrez ça comme moi. Je ne lui en veux pas, la pauvre femme, quoiqu'elle n'ait jamais été polie pour ma femme, depuis qu'elle a été invitée chez les \* \* \* ; mais ça apprendra aux autres à ne pas faire du ton, avant d'être sûres d'avoir de quoi en faire après la mort de leurs maris.

Au milieu d'un groupe attentif pérorer l'homme toujours bien informé, qui connaît tous les détails de la dernière maladie. Il était là lorsque le pauvre homme est tombé malade, il était encore là lorsqu'il est mort ; c'est lui qui a recueilli son dernier soupir et calmé les cris des enfants qui demandaient leur père. On l'envoyait chercher chaque fois que le malade avait une crise, il lui faisait plus de bien que le médecin. S'il est mort, ce n'est pas sa faute.

De temps à autre on voit apparaître à la porte de la maison un autre ami du défunt, qui distribue des bulletins sur l'état de l'affliction de la veuve et des proches.

— La pauvre femme pleure depuis trois jours, elle n'a plus de larmes. Je lui ai dit que le cortège serait nombreux, cela l'a ranimée un peu, elle a versé encore quelques pleurs.

Dix minutes après.

— Ça va mieux. Elle m'a demandé de venir lui dire, après les funérailles, comment les choses se seront passées.

Un peu plus tard.

— Nous venons de passer un mauvais moment. Le petit Henri, qui n'est pas d'âge à comprendre l'affreux malheur qui vient de le frapper, a voulu jouer du tambour. Il y a huit jours qu'on le prive de son instrument favori, il s'en ennue et à force de fureter, il a remis la main dessus. Il a fallu le lui ôter avec peine et misère. Le gamin a crié comme si on l'égorgeait, protestant qu'il allait le dire à son père. Vous jugez de l'effet de cette vaine menace. La mère a recommencé à se désoler et les autres enfants à sangloter. C'était une scène à fendre l'âme, néanmoins je suis parvenu à faire taire le petit malheureux et à dissiper l'orage. Vrai ! je ne voudrais pas avoir une pareille besogne à remplir tous les jours.

Derrière les persiennes de la maison voisine, plusieurs personnes qui sont venues là pour le spectacle, échangent des observations de circonstance :

— Il n'y a pas tant de monde que je le pensais, dit une vieille dame en lunettes qui porte gaiement un deuil récent. Pour un homme qui avait tant de relations d'affaires et de société, le cortège n'est pas considérable. Bien des gens à qui il a fait faire de l'argent l'ont déjà oublié. Je ne vois ni M. X., ni M. N., ni M. B., ni le juge S. Il n'y a presque pas d'avocats. Je croyais qu'on l'enterrerait mieux que cela.

— Ce n'est pas à comparer avec la suite de votre mari, dit une petite femme à côté de la vieille dame en lunettes. Toutes les

grosses gens y étaient. Si vous aviez vu ça, vous auriez été fière, c'était beau, beau.

— J'ai jeté un coup-d'œil par la fenêtre du petit salon, interrompit la vieille dame. Cela m'a tiré des larmes. Mon pauvre vieux, qui était si orgueilleux, aurait été flatté, s'il avait pu se voir si bien accompagné au cimetière.

— Tiens, voilà le corps qui sort de la maison, dit une autre dame. Voyons quels sont les porteurs des coins du drap. Le bonhomme A. avec M. C., ça n'est pas assorti. L'avocat O. est trop jeune pour porter les coins du drap d'un homme de soixante ans passés. Il n'aurait pas dû demander le juge R., c'est trop de prétention ; le défunt ne lui avait pas parlé trois fois dans sa vie. Même après la mort, il faut que chacun garde sa place. Je vous dis que c'est souvent le tour du vieux notaire Z à porter les coins du drap !

— L'ainé des garçons, reprend la vieille dame, ne paraît pas avoir trop pleuré. C'était pourtant le favori de son père. Les enfants sont si ingrats. Cependant sans vanter les miens, je puis dire qu'ils se sont bien chagrinés à la mort de leur père.

— Mais voyez donc le petit Joseph, ajoute l'autre dame, comme il sanglote ! Cela fait pitié. Il pleure trop, ça ne pourra pas durer jusqu'au cimetière.

— Le gros Deltuf, dit la petite femme, a l'air aussi réjoui que s'il venait de dîner chez ce pauvre V. Il y avait son couvert mis tous les dimanches, et faisait honneur à tous les plats. Sa figure porte la marque des heureuses digestions que lui a procurées le défunt. A sa démarche, on devine qu'il n'est point en peine de remplacer ce diner hebdomadaire ; il a déjà son couvert du dimanche mis ailleurs.

Ces dames toutes d'une voix :

— Alons voir le service.

— Je parie, dit la vieille dame en se regardant dans le miroir, je parie que c'est un service de seconde classe. Ce pauvre V. a toujours été près de ses pièces, et sa femme aura voulu faire une dernière économie pour honorer sa mémoire.

Le soir, les amis du défunt réunis pour faire la partie de whist, disent, en manière de conclusion sur son compte :

— Ce brave V. a eu un bel enterrement ce matin. Connaissez-vous le prêtre qui a chanté le service ?

Puis, au milieu de la partie, un des joueurs s'écrie :

— Ce pauvre V. n'avait qu'un défaut au whist, il avait trop peur de dépenser ses atouts. Avec ce seul défaut là, il m'a fait perdre bien des parties.

C'est le coup de la fin ; enterré comme homme, V. est condamné comme joueur de whist.

Assez de plaisanteries sur ce fond noir ; passons à autre chose.

On n'entend parler de ce temps-ci que de projets de voyage en Europe. Les pérégrinations transatlantiques de nos Ministres ont mis leurs sujets en goût. C'est à qui ira les rejoindre. Les uns veulent aller assister aux débats du Parlement Anglais sur la Confédération, dont nous apprendrons, dans le courant de l'hiver, l'avènement par le cable transatlantique ; les autres se contenteront d'aller visiter l'exposition de Paris.

L'été prochain, il sera de bon ton d'aller en Europe, au lieu d'aller à Cacouna ou à Kamouraska.

Paris est grand et pourtant, sans être prophète, on peut dire que la ville ne sera pas assez grande pour loger tous les curieux. Elle sera habitée par le monde entier. Ce qu'on y verra le moins, ce sont les Parisiens, les étrangers les cacheront.

Je vous suppose la bourse bien garnie et je vous vois d'ici entrer chez Bignon. Le garçon qui vous sert est Belge ; le voisin qui vous consulte sur le menu de son diner est Allemand ; le Monsieur qui est vis-à-vis de vous et qui vous regarde manger, afin de deviner votre nationalité, est Suédois ; la carte est rédigée dans toutes les langues ; les plats sont faits à toutes les sauces. Vous vous croyez à Paris, vous êtes à Bruxelles, à Vienne ou Copenhague ; il n'y a de Parisien que *l'addition*.

Partout le voyageur subira la même déception. Il parcourra la carte d'Europe en faisant le tour des boulevards. Il n'y a que

les monuments qui seront à leur place. Tous les vrais Parisiens auront fui la ville encombrée ; ceux qui aimeront à les voir seront forcés d'aller les relancer en province.

Un préjugé qui a cours en Canada, c'est que la vie est à bon marché à Paris. Les gens qui y iront, l'année prochaine, m'en diront quelque chose à leur retour. Le fait est que la vie coûte presque aussi cher à Paris qu'à Londres maintenant. Les petits restaurants font illusion sur les gros frais. En partant, les gens se disent que l'on dîne pour trente sous au Palais-Royal, avec du vin, bonne qualité. En arrivant, le voyageur naïf s'aperçoit bien vite que pour cette somme modique, on ne lui sert que du chat encore reconnaissable et du vin à faire venir le vinaigre à la bouche.

Je ne dis pas cela pour vous empêcher d'y aller, mais pour vous avertir de bien garnir votre bourse avant de partir.

Nous aurons bon nombre de représentants officiels en Europe, en outre des simples voyageurs. Nos Ministres trouveront bien le moyen de prolonger leur voyage jusqu'à l'ouverture de l'Exposition Universelle, et ils auront raison. Après une œuvre comme celle de la Confédération, on a droit à un peu de repos et à quelques distractions.

M. Cartier a été mis en rapport, à ses précédents voyages, avec M. Prosper Mérimée, de l'Académie Française, l'auteur de *Colomba* et de tant d'autres petits chef-d'œuvres de style, qui vient d'épouser, en secret, la mère de l'Impératrice, la Comtesse de Montijo. C'est une haute influence mise à notre portée.

Le Surintendant de l'Instruction Publique, M. Chauveau, vient de partir pour faire son tour d'Europe, muni d'un passe-port officiel. Personne à coup sûr ne peut mieux que lui nous bien représenter à l'étranger et nous y faire honneur. M. Chauveau nouera avec les gens d'esprit de l'autre côté de l'Atlantique, des relations qu'il est fort en état de soutenir et dont le *Journal de l'Instruction Publique* fera son profit. Il nous dira au retour exactement ce qu'il faut penser de certains talents qui, à distance, paraissent plus grands que nature. Nous aurons au

vif l'impression que fait Paris, avec son prodigieux mouvement intellectuel, ses innombrables journaux, ses quarante académiciens, sur l'esprit d'un littérateur canadien éminent, arrivé à la maturité du talent, nourri dans notre Parnasse et qui en connaît tous les détours. Il rectifiera bien des récits de voyages exagérés par l'enthousiasme naïf de débutants transportés, sans préparation, de la Plateforme ou du Parc Viger au pied de la Colonne Vendôme, et qui mettent sur le même rang la Madeleine et Notre Dame, M. Havin et Louis Veillot, le bouillon-Duval et le potage-bisque du Café Anglais. S'il va dans la ville natale de M. Duvergier de Hauranne, il en tracera un croquis vengeur.

Le petit cercle de gourmets littéraires qui serait porté à s'inquiéter de ce que va devenir la *petite revue mensuelle*, en l'absence de son auteur, peut se rassurer; il n'y aura rien de changé, sauf qu'elle sera successivement datée de Londres, Paris, Rome, Vienne, Berlin, mais jamais de Carpentras. Si le courrier manque, si la charmante correspondance s'égaré, il n'y aura pas encore lieu de se désoler, M. Chauveau laisse son journal aux soins d'un collaborateur de talent, M. Montpetit, et de son héritier spirituel, M. Alexandre Chauveau, qui sauront le compléter, comme ils l'ont déjà fait.

M. J. C. Taché partira également pour l'Europe au mois de janvier ou février, et remplira une mission semblable à celle qu'on lui avait confiée en 1855. Peu d'hommes connaissent mieux les ressources du pays que l'honorable secrétaire du bureau des statistiques; c'est ce qui lui vaut une seconde fois l'honneur de représenter le Canada en France.

On prête à M. Cauchon le même projet de voyage, et la *Minerve* envoie un jeune écrivain bien connu et regretté des lecteurs du *Foyer*, M. E. Gérin, suivre les débats du Parlement anglais, puis assister à l'Exposition de Paris. Nous aurons donc deux correspondances intéressantes sur la mémorable discussion d'où doit sortir notre constitution.

J'ai eu ailleurs maille à partir avec M. Cauchon; je ne m'en sens que mieux disposé à être juste à son égard. Lorsque quel-



ques-uns de vos amis qui, fiers de leur mérite, semblent croire qu'on ne connaît pas leur point faible, se trouvent devant votre plume, la tentation vous vient de leur en faire sentir la pointe, et, presque involontairement, plus prompte que l'intention, elle effleure l'épiderme sensible. Mais quand c'est d'un adversaire que l'on fait rencontre, d'un adversaire dont on a déjà signalé les défauts, il est difficile à un esprit loyal de résister à l'envie de le saluer en passant et d'en dire quelque bien.

Je dirai donc que je verrais avec plaisir M. Cauchon, dont l'expérience politique est si grande, aller à Londres avec qualité pour représenter nos intérêts. Ce serait une voix de plus pour plaider notre cause. Nous ne saurions avoir trop de gens habiles occupés à cette difficile besogne. Faisons taire les jalousies, les haines, et regardons au but, qui est l'intérêt national. Si tous, M. Cartier, M. Langevin, M. Cauchon, M. Chauveau, M. Taché, se réunissaient à Londres pour travailler en commun, chacun dans sa sphère, les uns auprès des ministres et des membres du Parlement, les autres auprès des publicistes, des écrivains, des savants, des grandes autorités intellectuelles, des vrais maîtres de l'opinion publique, à la défense de nos droits, de notre cause, à l'extension de notre influence : ce serait un espoir de salut, un gage de sécurité pour le pays. Mais d'avance je puis dire que les choses ne se passeront pas ainsi. Parmi nous, chacun croit suffire à tout et prend ombrage du voisin. Les spécialités sont inconnues, on prétend n'être rien moins que des universalités.

Le gouvernement a déjà choisi quelques-uns des commissaires honoraires qui représenteront le Canada à Paris. M. Hector Bossange et M. Gustave Bossange étaient d'avance signalés à son choix par l'obligeance qu'ils ont de tout temps témoignée aux Canadiens visitant Paris, par les liens de famille qui les rattachent à notre pays, et plus encore par leur haute position personnelle en France.

Il faut espérer que notre gouvernement ne négligera pas d'offrir la même mission honorifique à tous les Français de distinction

qui s'intéressent aux Français du Canada : ainsi à M. Frédéric Gaillardet, M. Rameau, M. de la Ponterie, M. Dussieux, etc.

Pour nous qui resterons à la maison, nous prendrons part, de loin, à tous les succès remportés par nos compatriotes, et leurs lauriers nous consoleront de l'ennui de n'avoir pu les suivre.

HECTOR FABRE.

## TABLE DES MATIÈRES.



### PROSPECTUS.

	PAGE.
L'ABBÉ H. R. CASGRAIN :	
Le mouvement littéraire en Canada.....	1
ALFRED GARNEAU :	
Le bon Pauvre (Poésie).....	32
F. A. H. LARUE :	
Un naufrage dans le Golfe.....	34
E. GÉRIN :	
Chronique.....	47
Variétés.....	58
F. A. H. LARUE :	
Paresse et travail.....	65
M. L'ABBÉ J. S. RAYMOND, V. G.	
Discours sur l'importance des études classiques..	95
E. GÉRIN :	
Chronique.....	121
Variétés.....	134
M. L'ABBÉ J. S. RAYMOND, V. G.	
Discours sur l'importance des études classiques (fin)	137
E. GÉRIN :	
Chronique.....	165
Variétés.....	177

## L'ABBÉ H. R. CASGRAIN :

Biographie de F. X. Garneau..... 181

## E. GÉRIN :

Chronique..... 243

## F. M. DEROME :

Auguste Soulard (Poésie)..... 253

## P. J. O. CHAUVEAU :

Nécrologie de A. Soulard..... 258

## E. GÉRIN :

Chronique..... 264

Variétés..... 273

## E. GÉRIN :

Une lettre de J. J. Girouard..... 277

## L'ABBÉ EDMOND LANGEVIN :

Bibliographie..... 300

## E. GÉRIN :

Chronique..... 316

Lettres d'approbation de NN. SS. les Evêques de  
Tloa, de Montréal et d'Ottawa..... 325

Variétés..... 328

## L. P. LEMAY :

Histoire d'un ange (Poésie)..... 333

## L'ABBÉ J. MAURAUULT :

Du lac Saint-Jean au Saint-Maurice..... 345

## HECTOR FABRE :

Chronique..... 353

Lettres d'approbation de Mgr. des Trois-Rivières. 365

Variétés..... 366

Les Mémoires de M. de Gaspé (Bibliographie)... 369

## F. M. DEROME :

Voyage à Rimouski par eau (Poésie)..... 392

Chanson Gaspésienne..... 396

## HECTOR FABRE :

Chronique..... 399

Variétés..... 410

## F. M. DEROME :

Réminiscences et portraits..... 413

## HECTOR FABRE :

Chronique..... 442

Variétés..... 448

## F. M. DEROME :

L'avocat Paul..... 453

## L'ABBÉ H. R. CASGRAIN :

Œuvres de Champlain (Bibliographie)..... 482

## HECTOR FABRE :

Chronique..... 487

Variétés..... 495

## L'ABBÉ P. LAGACÉ :

De la musique..... 497

## P. A. DE GASPÉ :

La statue du Général Wolfe..... 513

## A. B. ROUTHIER :

Les deux voix du monde..... 525

## P. A. DE GASPÉ :

Le village de la jeune Lorette..... 533

## HECTOR FABRE :

Chronique..... 553

# LE FOYER CANADIEN

RECUEIL LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

publié dans l'intérêt exclusif de la littérature, par une association de littérateurs canadiens,—paraissant régulièrement le 15 de chaque mois.

PRIX DE L'ABONNEMENT: dix chelins par année, ou cinq chelins par semestre, rigoureusement payable d'avance. L'abonnement date du 1er janvier de chaque année.

AGENTS DU "FOYER CANADIEN."

Québec: MM. Garant et Trudelle; T. E. Roy, Haute-Ville.

Sainte-Anne de la Pocatière: F. H. Proulx.

Trois-Rivières: H. R. Dufresnes.

Saint-Hyacinthe: A. Kéroack.

Montréal: MM. Fabre et Gravel; J. B. Rolland et fils.

Ottawa: L. J. Casault.

On peut aussi s'abonner en s'adressant directement par lettre (**enregistrée et affranchie**) "Au Gérant du FOYER CANADIEN, Québec."

↪ Nous attirons l'attention du public sur le fait que toute personne qui envoie au Gérant neuf abonnements pour l'année, (c'est-à-dire \$18) a droit au dixième *gratis*.

On peut se procurer la collection complète du FOYER CANADIEN, avec les *primes* en s'adressant au GÉRANT. Prix de la collection entière, y compris l'abonnement pour 1866, \$5. En tout, neuf volumes, cette année terminée.

---

Toute lettre non affranchie est invariablement refusée.